La menteuse: pièce tirée de la nouvelle [par] Alphonse Daudet & León Hennique

Alphonse Daudet

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

SCENE PREMIERE

PIERRE, puis DE BRIVES. {L'abbé lit son bréviaire.)

Pierre, lorsque de Brives entre.

— M. de Brives ! (// se lève.)

De Brives.

— Hé! mais... est-ce que je me tromper

Pierre.

— Non. monsieur: c'est bien moi, Pierre.

De Brives.

— Alors, embrassons-nous.... Du diable si je mi"attendais à te retrouver en soutane, par exemple ! Toi, le fils de mon vieux camarade, le commandant de Sonancourt tué là-bas. pendant Thorrible guerre....

La Meuleuse

Pierre.

— Oircst-ce que vous voulez? la vocation... puis, mon père, ma mère, disparus, si tôt.

De Brives.

— La vie n'est pas une belle chose, mon enfant.... .Mais ta vue me réchauffe, me rappelle ton brave père. Saint-Cyr. nos pre-

miers pilons et le reste. Comme le temps marche! Te souviens-tu de Tépoque où je te faisais sauter sur mes g-enoux?

Pierre.

— Parfaitement. J'étais d'un fier, à cause de votre uniforme!

De Brives.

— Et te voilà prêtre.

Pierre.

— Second vicaire à Saint-Louis de \ersailles, depuis trois mois; ce qui me permet de venir souvent dans l'hospitalière maison de madame votre sœur, la comtesse Nattier

De Brives.

— Approche, que je te regarde en pleine lumière.... Fixe! {Pierre se met dans la position du soldat sans armes.) Quel âg^e as-tu. au juste r

PlERRE.

— Ving-t-cinq ans.

De Brives.

— Et tu confesses r

Pierre.

— Le mercredi et le samedi de cinq à sept. (Souriant.) A votre service.

De Brives.

— Pourquoi pasr... Un de ces jours, si tu roses. .Mais nous attendrons que ta barbe soit plus rude, heinr que ton expérience ait grandi. Car tu me parais jeune pour confesser. On doit joliment feu apprendre, certaines femmes. Il y en a de si compliquées !

Pierre.

— Oh! allez, pas tant que ça... c'est un peu toujours la même chose.

De Brives.

— Patience, tu verras! On s'imagine les connaître, toutes, facilement, et un beau matin, on met la main sur une.... {A Vabbé, qui sourit.) C'est comme je te dis, et je te prie d'en croire un vieux démissionnaire du 5' dragons.

— Dites -moi, mon cher monsieur de Brives . si vous faisiez mon éducation , chaque fois que j"ai le plaisir de vous rencontrer ici?

De Brives.

— Nous risquerions d"y mettre le temps?... Hé?.,. Voilà ce que tu veux dire... et que ies bois de \'ersailies ne me voient pas assez souvent. C'est vrai, mais je suis tellement peu mon maître... tant d'occupations variées... depuis que j'ai accepté la

présidence de ce cercle. [Mouvement de Vabbé.) Oui. je suis président des Hannetons... et si j'avais su quelle besogne... ce que ça demande de pas, de démarches, d'ennuis, de lettres à écrire, à recevoir... {Tirant des papiers de sa poche.) Tiens! mon courrier de ce matin que j'ai pris en passant.... \on, la tète m'en fume. Obligé d'avoir deux secrétaires.... Bref, il y a cinq mois que je n'ai

mis les pieds dans ce château, cinq mois que je n'ai aperçu ni ma fille, ni ma sœur. Je t'avouerai même que je crains d'être reçu... fraîchement.

Pierre.

— Et vous arrivez, comme moi sans doute, sur une lettre pressante de la Comtesse r

De Brives.

— Non, je n'ai rien reçu. Ce matin, en me levant, je me suis fait honte, simplement.... « \'eux-tu bien aller embrasser ta fille! » Et me voilà.... Tu ne t'es pas étonné de la rencontrer ici. chez sa tante >

Pierre.

— Mlle Lucile r mais non.

De Brives.

— Je ne pouvais la i2;-arder avec moi, n'est-ce pasr Un veuf! et un veuf encore vert... qui a son appartement au cercle.... Puis il n"y a e]ue les femmes pour savoir faire une femme d"une petite Hlle. C'est pour cela que je Tai confiée à Henriette, à ma sœur. Elles vont bienr

Pierre.

— Très bien, du moins il y a deux jours.

De Brives.

— Et le garçon}

Pierre.

— ^'otre neveu Georf:;-es Xattierr Bien aussi, monsieur le président.

De Brives.

— A quand le manager

Pierre.

— Le mariaa'e?

Li Mcnlcîise

De Brives.

— Tu ne connais donc pas nos projets: Tu n"as pas vu que Georg-es était amoureux de Lucile. et que Lucile:...

Pierre.

— Xon.

De Brives.

— Décidément, tu es trop jeune.

Pierre.

— La Comtesse.

Li Mentais.

SCENE II Les xMèmes, LA COMTESSE

La Comtesse.

— Enfin, le voilà monsieur mon frère.

{A Pierre.) Bonjour.

La Menteuse i3

De Brives.

— Ne me gronde pas trop, ma bonne Henriette... l'abbé pourrait te dire... qu"il n'y a pas de ma faute.

Pierre, étonné.

— Moi?

De Brives.

— Tu sais bien... les Hannetons... mes deux secrétaires.

— Ne le fais donc pas mentir. Il est comme ta fille, celui-là; il ne sait pas.... D'ailleurs, tu arrives si à point chez nous aujourd'hui, que je n'ai pas le courage de te faire un reproche pour ton inqualifiable négligence.

De Brives.

— C'est sérieux, chère amie? Tu avais besoin de moi? Il fallait m'écrire alors.

La Comtesse, souriant.

— Es-tu bien sûr que tu serais venu ?

De Drives, embarrassé.

— Certainement!... si je n'avais pas eu comité.

La Comtesse.

— Non... Pierre est l'ami d'enfance de mon fils, j'avais Pierre près de nous, je n'ai pas voulu te déranger, bien contente quand môme que tu sois là pour l'exécution que je vais faire.

Pierre, effrayé.

— Une exécution?

De Brives, souriant.

— Nous avons toujours l'aumônier.

La Comtesse, à son frère.

— Oh! ne ris pas,... le bonheur de nos enfants est en jeu,... il n'y a pas de quoi rire.

De Brives.

— Tu m'effrayes.... voyons, qu'est-ce?

{On s'assied.)

La Menteuse i5

La Comtesse.

— Une intrig-ue d'amour, bête, nouée là, devant moi, sous mes yeux, au mépris des choses les plus saintes, les plus sacrées. {A Vabbé.) Par votre ami Georges, qui avait toujours été si raisonnable. C'est tellement hors du caractère que je lui connais, ç"a été tellement brusque....

De Brives.

— Brusque! brusque! mais il a vingt-sept ans,... il fallait bien s'y attendre.

La Cojitesse.

— Non, puisqu'il savait que de ta fille je veux faire ma fille.

De Brives.

— Tu veux,... tu veux....

Pierre.

— Êtes -vous sûre que Georges soit coupable, madame) Je ne me suis jamais

aperçu....

De Briyes.

— Naturellement.

La Comtesse.

— Je suis certaine. J'ai des preuves.

De Brives.

— Peut-on savoir le nom de la femme?

La Comtesse, avec mépris.

— Une Marie Deloche, que tu as dû rencontrer ici.

De Brives, goiLiilleur.

— Marie Deloche? Je ne Tai pas rencontrée, la dernière fois que je suis venu, mais j'étais parti en le reg-rettant. Tu m'en avais fait un portrait si capiteux, si....

La Comtesse.

— Jai eu tort, Mme Deloche est une intrig-ante.

De Brives.

— \'oyons, ma chère, nous parlons bien

de la même r II s'ag-it, n'est-ce pas. de cette veuve d'officier d"artillerie que tu as connue à Versailles, dans une vente de charitér

La Comtesse.

— Précisément.

De Brives.

— Mais cetait une perle, un ang-e. une trouvaille !

La Comtesse.

— Oh ! Mme Deloche est loin d'être sotte. Elle la prouve en commençant par nous séduire. Lucile et moi. Tous ces g-entils talents qui font d'une jolie femme une femme aimable, elle les possède. Personne, je crois, dans notre monde, n'est plus délicate musicienne : des doig-ts de fee, l'air d'avoir du cœur, de la relig-ion....

Pierre.

— Elle en a peut-être, madame.

La Comtesse. continu:int.

— Une sorte de mélancolie originale...

il n'en allait pas plus.... Et, pour ■•'•hever

de ine séduire, voilà qu'un soir, cette femme

s'est trouvée lire très gentiment. Tu me connais, tu sais qu'en ma qualité d'ancienne lectrice au château, j"ai la faiblesse d'adorer la lecture, la prétention de m'y entendre; elle m'a demandé des conseils....

De Drives.

— Tu lui en as donné....

La Comtesse.

— Oui, et peu à peu cette Mme Deloche s'est installée dans la maison. Elle amusait notre solitude. Nous l'avons choyée, dorlotée; quoique très élég-ante. trop élég-ante, elle n'est pas riche, nous avons voulu l'aider. Elle est venue passer des huit jours, des quinze jours ici. Et Georg-es a fini par s'amouracher d'elle.

De Drives.

— C'était fatal.

La Comtesse.

— Ou mieux, elle a fini par convoiter la fortune que je laisserai à mon fils, son rang-.

De r3RiVES.

— Diable!... Et .. elle est chez toi, pour la minute?

La Comtesse.

— Oui; en promenade avec Georges, pardessus le marché, et sans Lucile, qui d'habitude, chaque matin, les accompagne.

— Oh! oh!

La Comtesse.

— Informations prises d'ailleurs. — hélas ! bien tard, — Mme Deloche n'est point la veuve d'un officier. Je sais des choses, et je les dirai. {Un court silence.)

De Brives, touchant le genou de Vabbé.

— Hé! l'abbé, tu as de la chance pour tes débuts.... Te voici en face d'une de ces femmes qui, à moms que ma sœur ne s'abuse, me semble être d'une... variété.... {A la Comtesse.) Je t'aime de tout mon cœur, Henriette, mais là, de vrai, com-

A ^"ft

ment n"as-tu poiùt pensé que. te plaisant, Mme Deloche, belle et armée en g-uerre, pouvait aussi très bien séduire ton filsr

La Comtesse.

— J'étais en droit de croire que son affection pour Lucile le mettrait en garde contre tout autre sentiment. Georg-es a un nom; Georges na que vingt-six ans, et Mme Deloche en a trente; Georges était presque le fiancé de Lucile. Mme Deloche le savait....

— O sainte femme, qui a cru que tout cela pourrait empêcher quelque chose!

La Comtesse.

— Puisque le monde est méchant, et que tu le connais si bien....

De Brives.

— A mes dépens, ma sœur.

La Comtesse.

— ... Pourquoi n'es-tu pas venu plus souvent r

De Brives.

— Mais, j'ignorais tout cela. L'eussé-je appris d'ailleurs, tu n'aurais pas suivi mes conseils.

La Comtesse.

— Qu'est-ce que tu m'aurais conseillé?

De Brives.

— Lucile est encore jeune... je faurais conseillé d'attendre et de ne rien voir.

La Comtesse.

— Votre avis, Pierre?

Pierre.

— Mon Dieu, madame....

— Il n'en a pas d'avis, parbleu ! ce n'est encore qu'un enfant de troupe.

Pierre, à la Comtesse.

— Désirez-vous que je parle à Georges?

que j'essaie de lui montrer la vanité de sa conduite?

De Brives.

— Tu as trop tenu ton fils en lisière, chère amie. Les jeunes gens ont besoin de vivre, daimer un peu, avant d'aimer sérieusement.

La Comtesse.

— Ce n'est pas ce que la religion ordonne.

Pierre.

— Bien, madame.

La Comtesse.

— La religion ordonne de montrer le droit chemin à ses enfants, et leur commande de le suivre, de nous écouter. Lucile souffre d'ailleurs: ta pauvre Lucile n'est plus la même. Elle a dû s'apercevoir.... D'autre part, comme je ne veux pas que ma maison abrite quoi que ce soit d'hostile à ma conscience, Mme Deloche va recevoir un congé en forme, un congé définitif.

De Brives, se lève.

— Je me tais, Henriette, je me tais: mais

prends garde! Georg-es est peut-être fort épris....

La Comtesse.

— Eh bien?

De Brives.

— Ce n'est plus un g-amin; il a de la volonté, il te ressemble. \'ous avez toujours vécu tendrement, mais si vos deux natures arrivent à se heurter....

SCENE III Les .Mêmes, LUCILE

Luc ILE.

— Papa est làr

De Brives, alLint à elle.

— Oui. le père prodigue est de retour. Est-elle jolie, hein> (// l'embrasse.) Et il offre toutes ses excuses h. sa fille bien-aimée pour ravoir ainsi nég-ligée pendant des mois, pour n"avoir fait que lui écrire de temps à autre.

LUCILE

— Et quelles lettres!... trois lignes chaque fois.... Jamais tourner la page. Enfin, je pardonne, mais à une condition.... c'est que tu ne recommenceras plus.

De Brives.

— jamais.

Pierre, gaiement.

— Eng-ag-ement pris devant l'ég-lise.

La Comtesse.

— Lucile.

LUCILE

— Marraine?

La Comtesse.

— Pourquoi n'es-tu pas sortie avec Georges ?

Lucile.

— Je n'avais pas envie de sortir, marraine.

La Comtesse.

— xVlors pourquoi Mme Deloche est-elle sortie r [Un nlence.) C'est d'une inconvenance ! je ne comprends pas que tu aies accepté cela.

LuciLE.

— Mais, marraine, ils ne m'ont pas demandé mon avis.

3û L.1 Menteuse

La Comtesse.

— Bon.... Sonne... Je m'en expliquerai avec cette dame.

LuciLE. allant sonner.

— Qu'est-ce qu'il y ar

Lj Menteuse

SCENE IV

Les -Mêmes, un Domestique.

La Comtesse.

— Dis que Mme Deloche rentrera, vous la prierez de venir me parler.

Le Domestique.

— Je lai vue qui entrait chez le garde avec M. Georges, madame, pendant lorage de tout à rheure. Ils ne vont pas tarder à revenir, puisqu'il ne pleut plus.

La Comtesse.

— Bien, allez! [Le domestique sort.)

SCENE V

LA COMTESSE, LUCILE, DE DRI- VES, PIERRE

De Brives, à Pierre.

— Attention, Tabbé. Examine bien, et si, par hasard, certaines choses t'échappent, ne te g-êne pas, demande, je te renseignerai ....

Pierre.

— C'est drôle.... Mais je ne suis pas à mon aise, monsieur de Brives; je me sens tout tremblant.

Lucile.

— Marraine, vous êtes en colère.... You? en voulez à cette pauvre femme. Il y a même plusieurs jours que cela dure. Elle s'en est aperçue, et ça lui fait beaucoup de peine.

La Menteusi

SCENE VI

Les Mêmes, .MARIE DELOCHE.

Marie, en sabots cl g rail de cape nisti.

que, à la Comtesse.

— \V)iis avez besoin de moi, chère amier Mais je suis vraiment dans une tenue....

\'oyez donc comme M. Georges et la femme de son g-arde-chasse m'ont accoutrée. [S' inclinant.) Messieurs.... Nous venons de recevoir une averse.

La Comtesse, très h:iutainc.

— Alors , madame .

Lj Meuleuse

Ycuillez revenir le plus tôt possible.

j'ai à vous communiquer une décision o-rave.

SCENE VII

LA COMTESSE, LUCILE, DE DRI- VES, PIERRE

LuCILE.

— Qu'a-t-elle fait? Je ne vous ai jamais entendue parler sur ce ton à personne.

La Comtesse.

— Lucile, Mme Deloche n'est pas ce que j'avais cru. Nous allons nous en séparer. Et, comme ta présence est fort inutile pour cela, tu vas rentrer dans ta chambre.

Lucile.

— Vous séparer ainsi de cette charmante personne!]\Lais il n'y a rien à dire sur son compte.... Elle a toujours été aux petits soins pour vous, pour moi; vous le reg-retterez. Je parie qu'une mauvaise langue.... C'est si facile de calomnier, d'inventer

n'importe quoi contre les g^ens, contre une femme seule et malheureuse.

La Comtesse.

— Malheureuse:... Elle a surt(3ut fait du mal.

LUCILE

— Une calomnie, vous dis-je.

— Non. mon enfant, une vérité.

Llxile.

— Enfin, quelle preuve avez-vousr

La Comtesse.

— Des preuves r Tiens, va chercher dans mon secrétaire... une enveloppe.... Non, reste, j"y vais moi-même. {Elle sort.)

SCENE VIII LLXILE, PIERRE, DE BRIVES

LUCILE

— Pauvre Georges!...

De Brives.

— Comment... pauvre Georges?...

LlCILE.

— Il avait tant d"affection pour xMme Deloche.... Il sera désolé.

De Brives.

— Le principal est que tu sois contente.

Lucile.

— Au prix d'une injustice) au prix d'une lâcheté? Je n'accepte pas ce bonheur-là. .Mme Deloche est une honnête femme, bonne affectueuse, pleine d'attentions. Il n'y a rien à lui reprocher.

Pierre.

— Mais, puisque Mme la Comtesse a des preuves....

LuciLE. r^v^

— Oh! Pierre.... \'ous voilà contre elle, vous aussi; vous, en qui elle a tant de confiance, qui la connaissez mieux que personne.... Elle vous a raconté sa vie....

De Brives.

— Ce n"cst pas une raison. S"il fallait croire tout ce que Ton raconte.... Pour ma part, j'estime que ma sœur a été un peu légère, et beaucoup trop enthousiaste, en la recevant.

LUCILE

— Mais .Mme Deloche est d'excellente

famille; son père était gentilhomme. [Siir un sourire de de Brives.) Je t'assure, elle me l'a dit. Il s'appelait M. de Beaiimont.

— Ah! non, il s'appelait M. de .Marigny, ancien consul à Ténériffe.

LUCILE

— Pas du tout.... C'était un président de Chambre.

De Brives, distrait depuis un moment.

— Ma chère Lucile, est-ce que Mme Deloche est réellement blonde? N'aurais-tu point remarqué, par hasard >...

Lucile, des larmes aux yeux.

— Oh! que c'est mal... que c'est donc mal! Voici qu'on l'accuse de tout, à pré- '-ent... de se teindre, de se déguiser, comme si elle était une voleuse cachée dans la maison.

De Brives.

— Qui te parle de ça, voyons! Est-ce

qu'on est une voleuse parce qu'on change la couleur de ses cheveux? Où en serionsnous, alors, mon Dieu:

LUCÎLE.

— Tu lui en veux, tu es comme les autres. C'est à en pleurer, tant le monde est méchant. Au revoir.

De Brives.

— Où vas- tu r

LuciLE. toute vitrante.

— Je vais prévenir Georges. On l'écoutera peut-être, lui: il ne laissera pas faire cette mauvaise action.

(Elle sort.)

SCENE IX PIERRE, DE BRIVES

De Brives.

— Prrr! le petit cheval emporté, qui refuse qu'on le défende, qu'on lui conserve l'enclos, le coin de pré où il paissait tranquille, loin des surprises!...

Pierre.

— Lucile se dévoue peut-être. Elle s'imag-ine faire le bonheur de son cousin.... Il y a, paraît-il, des jeunes filles comme cela: je l'ai lu dans les bons livres.

De Brives.

— Possible, mon cher. Il est des âmes trempées de miel. On en rencontre. .Mais si Mme Delocheest celle que je présume, Lucile a tort. Car ce serait, —je ne suis sûr

La Meuleuse

de rien, — une femme des plus bizarres. Elle aurait été mariée, — si c'est elle ! — à un pauvre diable, qu'elle trompait avec un de mes amis, M. de Moncroy, pas jeune, mais riche, très riche.

Pierre.

— Oh! monsieur, que me racontez -vous là > Vous supposez.... Vous avez reconnu cette dame r

De Brives.

— Je n'afhrme rien, comprends-moi...

d'autant mieux que la personne dont je parle, — elle s'appelait .Marg-uerite. — était brune, et que je ne l'ai vue qu'une fois.... Oui, une seule fois, la nuit, au café Anglais,... (étounement de Vabbé) un restaurant cà la mode.

Pierre.

— ^'oyons, voyons, monsieur... au fond de quel gouffre m'entraînez-vousr... C'est

La Meuleuse

donc vrai! il existe des femmes mariées qui, pour de Targent....

De Drives.

— Des tas, mon camarade, et même qui vont à confesse,... pas à Saint-Louis de Versailles, probablement. Ça a été élevé, Dieu sait comme, avec des goûts de luxe, par des familles absurdes, g-ag'nant et dépensant au jour le jour, et lorsque le mari, tôt ou tard, pour une raison quelconque, se trouve ne pouvoir être un entreteneur sérieux.... Je ne continue pas, heinr

Pierre.

— -Mais comment une femme pareille serai t-elle venue échouera \'ersailles. monsieur de Brivesr Comment aurait-elle cette distinction, ce charme, cette candeur des yeux que l'on trouve en Mme Deloche? Comment la comtesse Nattier l'aurait-elle rencontrée, pour la première fois, dans une vente de charité:

De 1>kives.

— Tu m'en demandes trop, mon cher.

.Mais sache que parmi les femmes dontnous discourons, il en est de fort intelligentes, dextraordinairement intellig-entes. je te le répète, ayant un idéal, et capables de le poursuivre jusqu'à ce que les événements les servent.... ou leur cassent les pattes.

Pierre, après un silence.

— -Ma prochaine messe, monsieur de l^rives, je la dirai à l'intention de celle que vous soupçonnez,... à tort, espérons-le.

De Drives.

— Je n'ai rien affirmé, entendons-nous, absolument rien.

SCENE X

Les Mêmes, LA COxAlTESSE, avec des papics.

La Comtesse, les montrant.

■ ■ — Yoici de quoi confondre l'imposture. {Elle les dépose sur une table volajite, près d'elle.) Je vous réponds que la ccc,- . - belle va être bien embarrassée.

f^;" — De Brives, bas, à l'abbé.

■ ' — ^, ^1 "c t cn-

."■ '^ ■" nuie pas, Pierre,

d'avoir à jug-er une femme r

Pierre.

— Si, monsieur de Brives.

De Brives.

— Et moi donc!

{Ils s'asseyent.)

SCENE XI

Les Mêmes. MARIE, très élégante.

-Marie.

/ — Pardonnez-moi de

■\ .-*v^ vous avoir fait attendre,

'*-~ chère amie.

La Comtesse.

— Veuillez vous asseoir, madame, et me prêter toute votre attention. {Un court silejice.) Il paraîtrait que vous me trouvez un peu changée à votre égard depuis quelques jours. {Sur un geste de Marie.) Lucile me Ta dit [(ironiquement), et encore

que cela v«a:s peinait. Je suis très franche, madame, et les situations nettes m'ont toujours plu. {Sur un nouveau geste de Marie, qui indique de Brives.) Monsieur est mon frère, le marquis de Brives. (De Brives salue Marie.)

De Brives, tas à l'abbé.

— Comme elle ressemble à Marg-ueritel

La Comtesse.

— Eh bien, c'est vrai, madame, et vis-àvis de vous, mes dispositions, qui étaient affectueuses, sont devenues... autres. Oh! jaiétéla première désappointée, cro3'ez-le, et ce n'est pas sans avoir réfléchi que je vous parle, sans avoir plaidé contre moi en votre faveur. .Mais voilà, j'ai découvert une foule de choses.... en-

nuyeuses pour vous comme pour les miens, et elles sont telles qu'à mon grand regret, nous allons être obligées de cesser toutes relations.

Marie, très émue.

— Pourquoi, madame: Excusez-moi,

50 La Menteuse

mais je ne comprends pas.... je ne comprends pas du tout.... Quelles sont ces choses ennuyeuses, pour moi comme pour les vôtres r

La Comtesse.

— Vous tenez à ce que je vous le dise?

Marie.

— Oui, madame: ne fût-ce que pour ne plus les ig-norer. Mais j'eusse préféré ne les apprendre qu'en votre seule présence.

La Comtesse, à de Drives et à Pierre qui se sont levés.

— Reste, mon frère, restez, Tabbé; il importe que vous sachiez, il importe que, devant vous, je n"aie Tair ni d'une fausse accusatrice, ni d'une vieille femme lunatique. (Ils se rasseyent, à Marie.) Pourquoi nous allons cesser toutes relations? Mon Dieu, madame, c'est parce que traitée en amie, en ég'ale, parce que choyée, adulée ici, et, par suite, connaissant les projets que j'avais sur ma nièce et mon fils, vous n'en avez tenu aucun compte....

La Meuleuse

DI

'JV^Or., 7j,,^.J.

La Co.mtesse. se levant.

— Ça. voyez-vous, c'est indigne! Je ne

m'y attendais pas; je ne devais pas m'y attendre.

.Marie.

— Oh ! madame....

La Comtesse.

— Je t'en prends à témoin, mon frère, et vous aussi, l'abbé. N'est-ce pas que c'est odieux, et qu'on ne vient pas, chaque jour, dans une maison où l'on est accueillie à bras ouverts, pour y jouer sournoisement des rôles, pour voler à une innocente un cœur dont elle se croyait sîirer

Marie, très ferme.

— Je ne sais pas ce que j'ai pu inspirer à M. Georg-es, mais je n'ai commis aucune indélicatesse, madame.

La Comtesse.

— Vous prétendez ignorer la passion qu'il a pour vous?

-Marie.

— Je le jure.

Lj Meuleuse

La Co3ITEsse, preu.iut uue lettre sur Li table.

— Alors qu'est-ce que ce brouillon, tout chifFonné, d"épître amoureuse que j'ai trouvé dans la chambre de mon fils? Il vous est adressé; votre nom y revient plusieurs fois.

— Je n"ai rien reçu, madame, et, n'ayant rien reçu, il nvétait difficile de répondre.

La Comtesse, preuaut uue autre lettre.

— Ahr... j'ai pourtant là une lettre de vous à Georges, — une lettre qu'un domestique a cru devoir me remettre ; car les domestiques sont déjci au courant.... Je ne l'ai pas ouverte, bien entendu, mais je vous défie de nous la lire.

Marie, vivemeut.

— Madame, il ne s'est rien passé....

La Co-Mtesse.

— Soit! mais il pourrait se passer quelque chose....

Marie.

— \'oLis m'insultez, en vous fiiiurant....

La Comtesse.

— Allons donc! vous n'êtes pas même veuve! Avez-vous été mariée seulement?

AIauie, à de

Brives et à l\ibbé.

— Oh ! messieurs . messieurs....

LxV Comtesse.

— Il faut que dans une heure vous soyez partie, que rien de vous ne reste chez moi.

Marie.

— Vous me traitez.... {Elle sanglote.) C'est affreux!... C"est abominable!

56 L2 Menteuse

SCENE XII Les Mêmes, GEORGES NATTIER

Georges.

— Eh bien! quoi?... Que se passe-t-il donc, maman r... Tu veux te séparer de .Mme Deloche?... Elle pleure?... Voyons, mon oncle, Pierre, que lui avez-vous dit? Qu'est-ce qu"on lui a fait?

.Marie.

— Oh! monsieur Georg-es, si vous saviez ...

— Je te prie de nous laisser, Georges, tu n"as rien à faire ici. Vois donc plutôt à ce qu'on attelle pour reconduire madame à Versailles.

Marie.

— C'est cela, que je m'en aille... que je m'en aille,. •• vite....

Georges, ci Marie.

— Attendez. (.4 la Comtesse.) Je regrette de te désobéir, ma mère ; mais, Lucile m'ayant prévenu que madame nous quitte, à cause de moi, il me semble que ma présence ici et une explication sont indispensables.

La Comtesse.

— Comment oses-tu me parler de Lucile, quand tu es en train de la berner, de la délaisser, elle, digne en tout point de toi, de nous, pour une personne?...

Georges.

— Mais je ne te comprends pas, maman.

Qui ai-je berner qui ai-je tromper Je n'étais donc pas libre? Est-ce ma faute à moi, si tu as formé des projets que mon cœur ne ratifie pas, si tu as fait un rêve que je déranger [Geste vers Marie.) Est-ce sa faute à elle, si je l'aimer

— Georg-es....

Georges.

— Oui, je l'aime, et je ne Tai pas dit plus tôt, parce que je n'en avais pas le droit, parce que je n'étais pas sûr d'être aimé, moi aussi.

La Comtesse.

— Et maintenant, tu te crois sCirr...

.Marie.

— Il a raison.

Georges.

— Sûr comme de ton affection, mère.

La Comtesse.

— Pauvre enfant !

Georges.

— Quant à Lucile. je ne lui ai ùit aucune promesse, aucune. Je suis un honnête homme, et jamais un mot dit par moi ne lui

Lj Menteuse 09

a laissé croire.... Eh! d'ailleurs; elle ne maime pas....

Pierre.

— Qu'en sais-tu}

— Je peux vous le certifier, vous le prouver immédiatement. iAlhnt à la porte et appelant.) Lucile!... Lucile!

De Brives, bas, au jeune prêtre.

— L'abbé, avons l'œil sur cette femme.

SCENE XIII

Les Mêmes.

LUCILE

{Elle a les yeux rouges, vient de pleu7-er.)

LUCILE

— Que me veux-tu, Cicorg-es r

Georges.

— Je veux que tu répètes ce que nous disions à la minute.

Pourquoi tremblestu r pourquoi t"émouvoirr Je ne te demande que la vérité....

N'est - ce pas que tu ne m'aimes point, que nous sommes

La Meuleuse 6i

frère et sœur. qu"on s'est trompé en voulant faire de nous un mari et une femme?... Parle... ça ne doit pas plus te coûter maintenant que tout à l'heure.

Llxile, après tin silence.

— C'est vrai, Georges.... je ne t'aime pas. Nous ne nous aimons pas.... C'est vrai.

Pierre, à de B rires.

— Comme elle dit ça! {De Drives est ému.)

Georges, à la Comtesse.

— Tu vois.... J'espère que tu me croiras désormais.

La Comtesse.

— Mais regarde-la, regarde-la donc au lieu d'être aveugle, malheureux enfant! C'est par fierté, par bonté, parce que tu aimes une autre femme, qu'elle se sacrifie. Ne voistu pas ses yeux pleins de larmes r

LuciLE, d'îine voix plus ferme.

— Non, marraine, c'est bien ce que je

pense, je ne lainie pas. je ne l'aime pas...

~~'. Ci-

fi m

^^f=mk'^:

Je vous assure que je ne]"aime pas, (Elle sort brusquement.)

La Menteîise

SCENE XIV

Les .Mêmes, moins LUCILE.

Georges, après un temps.

— Maintenant donc il ne me reste plus qu'à prier -Mme Deloche, malg-ré les outrages dont vous venez de Tabreuver, ma mère, de m'accepter pour mari.

— Ah çà, Georg-es, es-tu fou>

Georges.

— ■ Xe vous mêlez de rien, mon oncle.

De Brives.

— Pourtant, mon camarade.

Georges.

— C'est un honneur que je supplie .Mme Deloche de m"accorder. car je l'estime

profondciiicnt. car je voudrais la rendre heureuse, faire qu'elle oublie un affront qu'elle ne méritait point. (S'adressant à Marie.) Répondez-moi, madame.

-Marie, toujours en larmes.

— Hélas! monsieur, le puis-jer Ne serait-ce pas vous séparer de tous les vôtres, donner des armes à votre mère contre moir

Georges.

— Eh! que m'importe le reste? Je n'aime que vous. Est-ce que quelque chose au monde vous remplacerait?

La Comtesse, indignée, à de Brivcs et à rabbé.

— \'ous l'entendez, vous Tentendez !

Georges, à Marie.

— Je ne veux plus connaître personne de ceux qui vous ont soupçonnée, accusée.

La Comtesse.

— Alors, tu ne connaîtras plus ta mère?

Georges.

— Comment peux-tu dire cela?

La Comtesse.

— -Mais c'est toi qui le dis!

Georges.

— Tu sais bien que j"ai toujours été le plus tendre et le plus respectueux des fils.... Prends toute ma vie, et si tu découvres contre toi la moindre pensée mauvaise....

La Comtesse.

— Il parle de lui, l'ingrat, et ne songe plus à ce qu'il m'a coûté de transes et de veilles. Qui fa soigné, quand tu étais malade? Est-ce cette étrangère? Qui t'a fait l'abandon de sa jeunesse? Qui depuis Tâge de trente ans a renoncé au monde pour être plus et toujours à toi!... Ah! que les mères sont à plaindre.... Nos enfants nous creusent des rides, et ils nous quittent pour ne plus les voir!

66 La Meuleuse

Marie, à Georges.

— Laissez-moi partir, monsieur Georges.

Georges.

— Si vous partez, je m'en vais avec vous.

Marie.

— Non, je vous en prie. Que je ne sois cause daucun désespoir.

Georges.

— Le mien ne compte donc pas pour vous r Que deviendrai-je si je ne vous ai plusr Non, non; ou vous restez, ou nous partons l'un et l'autre.

La Comtesse.

— Je ne veux plus de cette femme ici.

Georges.

— Alors, venez, Marie, prenez mon bras.

La Comtesse.

— Ne sors pas avec elle, Georges.

Georges.

— Venez, venez.

Pierre.

— Mon ami....

— Assez, Pierre. N"in sistez plus. Puisqu'il veut 'M.% partir, qu'il s'en aille! lI Georges.) Seulement. monsieur, écoutez-moi... 'vous avez rompu les liens qui nous unissaient. Du moment que vous me préférez cette créature, je ne vous connais plus, vous n'êtes plus mon fils, les porte?

de ma maison vous sen n fermées dorénavant.. . .

Plus qu'un mot, le demie 1 votre père, dont vous alL ^ déshonorerla mémoire, ne \ vous a pas laisse de fortune.

^<Si.'- _

Georges.

— je le sais.

La Comtesse.

— Vous n'aurez donc rien à me demander.

Georges.

— Soyez tranquille.

La Comtesse.

— Vous savez aussi probablement que cette femme a. qui vous destinez notre nom, n'est pas veuve, qu'elle nous a menti,... qu'elle est une divorcée.

— C'est à moi qu'elle l'a dit le premier.

La Comtesse.

— A vousr...

Georges.

— A moi.. . Oui, ma mère.

La Comtesse.

— ALais TEg-lise ne reconnaît pas le di-

Lj Menteuse

vorce, et votre mariag-e, par conséquent, ne sera pas un mariage. N'est-ce pas, Pierre?

Georges.

— Vous l'appellerez comme il vous plaira.

il n'en sera pas moins Taccord, en dépit du monde, de deux cœurs qui se sont donnés Tun à l'autre, pour toujours.... Allons, Marie....

Marie, résistant.

— Je vous en supplie.... Non. (.4 la

Comtesse pendant qu'il l'entraîne vers le fond.) Ah! madame, pardonnez-moi, pardonnez-nous.

De Brives, ^.7.9.

— Sacrebleu! il faut que je m'assure.... (Lorsque Mme Deloche passe devant lui, il appelle à mi-voix) Marguerite! Marguerite! (Haut.) Elle ne bronche pas....

Pierre, suppliant son ami.

— Georg-es....

La Comtesse.

— Pierre, je vous défends....

De Brives. à part.

— Si ce n'est pas elle, elle y ressemble diablement! (Georges et }Liric disparaissent. Un silence, durant lequel revient Lucile.)

SCENE XV

LA COMTESSE, LUCILE, DE DRI- VES, PIERRE

La Comtesse, violemment.

— Ah! le misérable enfant... le misérable.... Quelle honte!... Mais nous verrons comme il en sortira. [Un court silence.)

LuciLE, câline, à la (Jomtesse.

— \'ous lui pardonnerez, marraine....

Pourquoi vous faire si méchante:

— Non, pas de pardon!

De Drives.

— Ma sœur....

La Comtesse.

— Je te dis que je ne lui accorderai pas

de pardon. Qu'il aille vivre avec sa gueuse, dans la misère!

Pierre.

— Pourtant, madame.... si Georg-es....

La Comtesse.

— Je désire, j'ordonne que le nom de Georges ne soit plus prononcé devant moi. Je n'ai pas de fils,... pas de fils.... Et je vous le demande absolument : quittez ces visages tristes, soyez comme d'habitude.

SCENE XYl

Les Mêmes, le Do.mestique.

(// est entré par la gauche sur les dernières

paroles de la Comtesse et cause tout bas avci de Brives auquel il a remis une carte.)

74 1-^ Menteuse

La Comtesse.

— Qu'est-ce que c"est>

De Brives, tenant la carte et s approchant.

— Le peintre, l'artiste qui a travaillé au château, il y a deux ans....

Pierre.

— Jacques Olivier?

De Brives.

-- Oui.

La Comtesse.

— Que veut-il r

De Brives, hésitant.

— Il demande à voir,... à voir.... {Signe au domestique.)

Le Domestique.

— Il demande >L Georges, madame la Comtesse.

La Comtesse.

— Dites-lui que M. Georges n'habite plus ici, et qu'il ne reviendra jam.ais. {Le domestique sort.)

SCENE XVII LUCILE. PIERRE. DE BRIVES

La Comtesse, s énervant.

— Jamais.... plus jamais. Mon fils ne re-

>rV "

viendra jamais. Ah! mon Dieu! mon Dieu!... [Elle tombe sur un canapé, sanglote, la tête dans ses mains, tandis que s'empressent Lucile et de Brives.)

Lj Menteuse

Pierre, à part.

— Des larmes.... Alors, c'est moins irrémédiable que je ne le croyais....

[Rideau.)

:-pâ, ' ■

ACTE II

^-Ji'

T.'-^fnt Kjit

A Paî'is, chez Georges Xattier. Salon-cabinet de travail, modeste mais soigné. Le décor est planté de côté de façon à laisser voir^ au fond, sur la gauche, la salle à manger grande ouverte,

avec une table au milieu, et un peu à droite, la porte d'entrée faisant presque face au spectateur.

SCENE PREMIERE

GEORGES, LA MÈRE ANDRÉ. Celle-

ci, dans la salle à manger, met le couvert; Georges, devant un secrétaire, lit de vieille^ lettres et les classe.

— Quelle heure est-il.

mère André >

La 3IÈRE André, du fond. ^'à

— Bientôt cinq heures, monsieur Georg"es.

Georges.

— Comment! cinq heures, dame n"est pas de retour.

et ma-

La mère André.

— La sœur de madame Taura retenue à Saint-Germain.

Georges.

— Sans doute.... Puis, le dimanche, les gares sont si encombrées.

La mère André.

— Notre dîner marchera tout de même.

allez, monsieur.

Georges, se retournant et regardant au fond.

— Surtout que la table ait bon air.

La mère André.

— Ça ne sera pas difficile avec une belle nappe blanche, et de la vaisselle aussi coquette.

Georges, gaiement.

— Cela vaut mieux que notre soupière bancale et nos quatre assiettes du commencement... hein... vous les rappelez-vous?

La .mère André.

— Monsieur a bien fait de se trouver une place.

Georges.

— Pas très brillante, ma place.

La mère André.

— Merci!... quatre cents francs par mois, dans les assurances.... Et puis madame donne des leçons de piano, et les leçons de piano, c'est du rapport.

Georges.

— Grâce à Dieu, mîre André... car, à dire vrai, nous avons eu une entrée en ménag'e bien dure.... (Un temps.)

La mère André, arrivant du fond avec une assiette qu'elle essuie.

— C"est M. l'abbé qui vient dîner ce soir r

— Comme chaque semaine.

La mère André.

— Ah! le finaud... avec ces dîners-là, il est tout de même arrivé à ce qu'il voulait.

Georges, la regardant.

— Qu'est-ce qu'il voulait donc, mère André?

La mère André.

— Mais, monsieur, fourrer le bon Dieu dans vos affaires, puisque vous aviez oublié de l'y mettre, que vous n'étiez mariés qu'au

Georges.

— Ah! vous avez deviné ça, vous?

La mère André.

— Je ne suis pas la seule. Si vous croyez qu'on n'en racontait pas chez les concierges,

l de voir un curé si camarade avec des.... [Elle rit.)

Georges.

— Des parpaillots comme nous, n'est-ce pas r... Cette mère André !

La mère André.

— Eh bien, monsieur Georges, je vais vous dire une chose... je ne suis pas autrement pour la relig-ion, moi, et cependant, quand j'ai vu monsieur et madame, le soir, à la Trinité, dans ce coin de chapelle, malgré qu'il n'y avait que des lumières et pas un chat....

Georges.

— Oui, comme je suis brouillé avec ma famille, madame n'a voulu personne de chez elle, ni sa sœur, ni son beau-frère, personne.

La mère André.

-— Ça m'a tout de même remué le cœur.

Georges.

— Parce que vous êtes une brave femme.

La mère André.

— Et comme il était gentil, M. Pierre, avec les dentelles de son surplis... que c'était beau, tout ce qu'il vous a dit!

Georges.

— Alors il faut lui faire un bon dîner.

La mère André. retourn.int à la s.ille à manger.

— Un dîner d'evèque. Si seulement j'avais un bouquet pour le milieu de ma table!

Georges.

— Vous savez bien que madame rapporte toujours des fleurs. [Il se lève.) .Mais est-ce ennuyeux qu'elle n'arrive pas ! J'ai presque envie d'aller au-devant d'elle. {Lj porte du fond s'ouvre.)

cp La Menteuse

SCÈNE II

Les MÊMES, MARIE.

Elle est en noir luxueux^ voilette »* épaisse, avec un grand bouquet ■2- d'orchidées qui lui emplit les bras.

Georges, en un cri de joie.

— Ah! la voilà. ...Enfin !

Marie.

— Bonjour, mon Geo.

[Ils s'embrassent de tout kur cœur.)

Georges, lui tenant les deux mains.

— Que 'je suis

content! j'ai ma femme, je la tiens, je pour rai Tembrasser quand ça me fera plaisir.

Marie.

— Eh bien, embrassela, ne te g-ène pas . Atten is queje me débarrasse.

{Elle pose les orchidées sur un meuble.)

Georges, /j reprenant.

— Assieds-toi.... Mets toi là que je te regarde.... J'étais si inquiet, il me tardait tant que tu rentres...

Marie.

— Inquiet quoi r

de

Georges, à genoux devant elle.

— De tout.... Ce qu'il peut arriver de choses

Marie, /j main dins ses cheveux,

— Que vcux-tu qu"il m'arrive?

Georges.

— Je ne sais pas. Mais quand tu n'es plus là, je m'énerve, je me ronge.... Chaque voiture qui s'arrête, c'est un coup dans la poitrine. Non! je ne peux pas, je ne veux plus rester une heure loin de toi.

Marie.

— Comment fais-tu, à ton bureau?

Georges.

— Je m'embête, tiens.

Marie.

— Tu ne penses donc pas à moi?

Georges.

— Tout le temps. Je suis sûr que j'écris ton nom dans toutes mes polices d'assu^ rances. Tu n'es pas comme ça, toi?

Marie.

— Moi? J'aurais voulu que tu me voies

La Menteuse gS

tout à rheure. Je trottais, je trottais, en revenant de la gare. Il me semblait que je

n'arriverais jamais assez vite, que tu me poussais.

Georges, sur ses lèvres.

— Chère femme!

94 I-ci Menteuse

Marie, frissonnant de plaisir.

— Mens donc voir mes fleurs. {Elle se lève.)

Georges.

— Oh ! superbes....

Marie.

— Ce sont des orchidées.

Georges, distrait, l'embrassant sur le cou.

— Ah!

— Je les ai achetées à la Madeleine. On me les faisait un prix exorbitant; mais à force de marchandage je les ai eues pour presque rien.

Georges, appelant.

— Mère André !

La mère André, dans le fond.

— Monsieur? {Entrant, à Marie.) Bonjour, madame.

Georges.

— \'ous demandiez un milieu de table?

Adjugé.

- fhH

La 3IÈRE André, emportant les orchidées.

— Je n'avais pas encore vu des fleurs comme ça. Elles n'ont pas l'air vrai.

{Elle pose son milieu de table et disparaît.)

SCENE III GEORGES et MARIE

Marie, quittant son chapeau devant la glace.

— Ah! qu'on est bien, chez soi, près

de son Georg-es. {Ltii donnant le chapeau.)

Pose-le là.... \'miment! je ne respire à l'aise que quand jai grimpé nos cinq étages ; je ne suis heureuse qu"ici.

Georges, baisant le petit chapeau, avant de le poser sur un meuble.

— Tu as vu ta sœur r

Marie, continuant de se défaire.

— Oui. Son petit garçon a été malade, la semaine dernière.

Georges, indifférent.

— Oh!

Marie.

— Un bobo, pasgrand"chose. Nous avons pu remmener avec nous dans les bois de Saint-Germain.

Georges.

— Ton beau-frère, le garde général, vous accompagnait?

Marie.

— Ce cagot!... tu sais bien que nous ne

nous voyons plus. Pour lui comme pour ta mère, je suis un monstre; tout ce qu'il permet à sa femme, c'est de me recevoir.

Georges.

— En voilà un imbécile! A ta place je n"y retournerais pas.

Marie.

— Ma sœur est si bonne. Je ne lui connais qu'un travers, c'est de faire un peu trop claquer son titre « Madame la garde g-énérale.... » Il est vrai que moi-même, je ne suis pas mécontente, quand je peux dire, dans un magasin : Comtesse Georges Nattier.

Georges.

— Brave petit cœur, va! tu défends toujours.... {Lui prenant la main.) Tiens!

qu'est-ce que tu as làr

Marie.

— Mon bracelet r II est beau, heinr Oh! j'adore les perles.

— D"nù te vient-il r Je ne te le connaissais pasr

.Marie.

— Un cadeau de Mme Guibert,... la femme du banquier... tu sais bien... chaussée d'Antin....

Georges.

— Parfaitement, mais pourquoi ce cadeau? xMarie.

— Pour me remercier des leçons que je donne à sa fille.

Georges.

— Elle te les paye, ses leçons, elle te les paye même assez cher,

xMarie.

— Oh ! tu comprends, si Mme Guibert n'était pas une amie de pension, presque ma parente, je n'aurais pas accepté, mais de-

vant l'intérêt qu'elle me montre.... Elle vient encore de me procurer deux leçons... une, le mardi, à trois heures, et l'autre à cinq, le samedi. Il faudra même que tu ailles la remercier, un de ces jours. Elle connaît ton nom, la situation que ta mère occupe; ça la flatterait beaucoup....

Lci Menteuse

lOI

Georges.

— Mais quand tu voudras.... Je te Tai déjà proposé. Et puis, je ne serais pas fâché de dire à cette dame, une fois pour toutes,

qu'une honnête femme n"a pas d'autres bijoux que ceux offerts par son mari.

(// est venu s'asseoir à son bureau et s'est remis à ses lettres.)

-Marie.

— Tu as raison, je n'en veux plus de ce bracelet. (Elle le quitte et s'approche de Georges.) Tu entends r Le voilà.... Je te le

donne. Fais-en ce que tu voudras. xMoi, je ne le porterai plus.

Georges, avec effusion.

— Tu es bonne: je t"aime. (Un loni^

baiser: — un si-

----r-r-r-:— '■ ^ lence.)

Marie.

— Tu travailles r... pour ton ■ bureau:... On t"a donné du tra-"", vail supplemen- ' "^ ' taire >

Georges." — Non, je m'amuse, tu vois... je classais des lettres, en ^attendant.

Marie.

— En as-tu. mon Dieu!... En as-tu!

Georges.

— Dame ! quand on les a gardées depuis l'enfance.

L2 Menteuse

Marie.

— Moi. je n"ai pas conservé un bout de papier... pas ça.

Georges.

— Ce n'est donc pas bon à fouiller, tous ces vieux souvenirs?

— Les miens sont tristes. Mon bonheur n"a commence qu'avec toi.

Georges.

— Pauvre amie.

Marie.

— Oh! ne me plains pas. à présent je suis

si heureuse... Alors, tu as tout g-ardé? {Sotiriint.) Même les lettres compromettantes?

Georges.

— Des lettres de femme?

— Ah ! vilain, tu m'as

comprise tout de suite.

Oui, des lettres de

femme. Parions que tu

en as. {Elle lui prend la

tête et lui bouche les

yeux, d'une main, en

riant.) Nous allons

^ '-• ^^«^g voir. [Ramassant au

- -'^^ hasard une lettre sur

la table.) De qui, la lettre que je tiens ?

Georges.

— Impossible de le dire, puisque tu me bouches les 3'eux. Lis une phrase.

Marie, lisant.

« Je suis jalouse de ta tendresse, mon Georges.... » Ah!... De qui? {Elle le lâ:he).

Lci Menteuse io5

Georges, de belle humeur.

— De ma mère, quand j"avais quinze ans. Ça t attraper

Marie, prenant plusieurs lettres sur Li table, et les lui montrant une à une.

— Et celle-ci?

Georges.

— D'un camarade, qui est mort.

iAIarie.

— Celle-làr

Georges.

— De Lucile. Tu peux la lire.

]Marie.

— Non.... (Vivement.) Ah! une écriture que je connais.

— Ce n'est pas possible, c'est la dernière lettre que j'ai reçue du pauvre Olivier. {Elle tressaille brusquement.) Qu'as-tu r

Marie.

— xMoir rien.... Qui est-ce. Olivier}

Georges.

— Un de mes amis, un peintre... celui qui a fait les plafonds du salon et de la galerie, chez ma mère.... Jacques Olivier.

Marie.

— Jacques r... Il s'appelle Jacques?

Georges.

— Tu le connais r

Marie.

— Non.... Et pourtant il me semble....

Georges.

— Mâtin! celui-là, par exemple, si j'avais suivi ses conseils, je ne me serais pas marie.

Marie.

— Pourquoi?

Georges.

— Je lelaisse parler.... Écoute. {Il cherche

un passage de la lettre et le lit :) « Les « femmes sont toutes des menteuses. On ne « devrait jamais les croire, pas plus que les « enfants lorsqu'ils témoig-nent en cour « d'assises. »

-Marie.

— Il va bien, ton ami !

Georges, continuant a lire.

— Attends la suite : « Pourquoi ris-tu si « fortr demandais-je un jour à la mienne « dans le cabinet de restaurant où nous

« soupions, après TOpéra. — Pour faire

« croire, à côté, que nous nous amusons

« beaucoup. » Oui, mon cher Georges,

« toute sa nature est là, le mensonge

« incarné, maladif, mensonge par goût,

tf par instinct, chic, vanité, faisant partie

« d'elle, comme ses beaux cheveux ou ses

« mains délicates. » Et caetera, et caetera... quatre pages.

- Pauvre fou ! qui juge les femmes d"après une femme....

Georges, lui caressant les mains.

— Il faut lui pardonner, vois-tu, ça doit être si terrible de toujours demander à ce qu"(jn aime : « D'où viens-tu r Qu'as-tu fait: » avec la certitude de n"avoir pour réponse qu'un mensonge, toujours du mensonge !

Mon ami ne pouvait plus travailler. Sans espoir, l'existence brisée, sentant rôder autour de lui de vilaines choses, alors il a quitte sa femme, par dégoût. Et il voyage, pour tâcher d'oublier. Cette lettre vient du Maroc.

Marie, avec un petit rire.

— C'est loin le Maroc... .Montre.

Georges , pendant qu'elle parcourt la lettre.

— Ah ! l'étrange créature. . . . Quel mystère qu'une femme pareille! En causant, tout à coup, à propos de rien, elle vous disait : « quand j'étais « à Tampico... » ou bien : « une fois dans la rade de ^'alparaiso »…. (// rit.)

— Qu'est-ce qui te fait rirer

Georges.

— Ça étonnait, tu comprends.

Marie, soudain de mauvaise humeur

iio La Menteuse

chiffonnant et jetant la lettre sur la table.

— Laisse donc cette femme tranquille.

Qu'est-ce que ça nous fait le malheur des autres >... Nous nous aimons, nous sommes libres! {Ente câlinant.) 11 est si bon, si profondément bon d'être égoïste à deux, loin de tout…. {Elle l'embrasse.) Dis, mon Georges, tu ne regrettes rien de ce que tu as quitté pour moi r

(Elle s'assied sur ses genoux.)

Georges.

— Je ne regrette rien.

Marie.

— Ni la fortune, ni Lucile, ta petite amie, ni ta mère?

Georges.

— Tais-toi. Embrasse-moi encore.

SCENE IV

Les Mêmes. l"abbé PIERRE.

Pierre, de la porte qu'il entrouvre, un peu gêné.

— Je vous dérang-er

Georges.

— Si peu

Marie, se levant de ses genoux.

— Ah ! voilà Pierre.

Georges.

— Entre donc.

Pierre, entrant tout essoufflé.

— Mes enfants....

Georges.

— Quoi donc?

Pierre.

— Je vous annonce.... Je ne peux plus parler. Je suis si heureux que j'ai monté un étag-e de trop.

Marie, souriant.

— \V)ulez-vous un peu d'eau de mélisse? Georges, d'une voix de tonnerre.

— La Mélisse, mère André.

— Trêve de balivernes, s'il vous plaît. Je vous annonce... une visite extraordinaire.

Marie.

— Qui?

L2 Menteuse

Pierre.

— La comtesse Xattier.

Georges.

— -Maman r

Pierre.

— Oui, ta mère... ta mère qui pardonne, et pardoiine si bien qu'elle n"a pas voulu remettre d'un instant le plaisir de vous embrasser.

GEf.mGES

, montrant

Ifiîl

M.irie.

— Tous

les deuxr

Pierre.

— Tous

les deux.

Marie.

— Est-ce possible!

Georges

— Tu as

fait ce miracle, mon

Pierre:

114 ^^ Menteuse

Pierre,

— Ce n'est pas moi, c'est le Seig-neur qui l'a fait. {A mi-voix, les mains jointes.) Laiidate nomen Domini. (Haut, gaiement.) Et voilà pourquoi, mes enfants, j"ai tant tenu à votre mariage religieux. Ce n'était pas commode ! l'Église ne reconnaît pas le divorce, mais quelquefois, tout de même, avec des protections.... Bref, j'y suie arrivé, et il le fallait absolument, car sans cela jamais votre mère n'aurait pardonné. Quand elle m'a dit, — il y avait longtemps, bien entendu, que je travaillais en dessous, que je l'entourais de mines et de contre-mines, — quand elle m'a dit : «

Non, quel que soit mon désir d'embrasser mon fils, je n'irai jamais dans une maison pareille, je n'admettrai jamais ce mariage sans Dieu! » j'ai pu lui répondre : « Mais, madame, ils sont mariés à l'église. » (// 7-it.) Et rien qu'avec cette phrase j'ai enlevé la place d'assaut.

Georges.

— Et quel jour as-tu accompli ce beau fait d'armes?

La Menteuse ii5

Pierre.

— Ce matin.... pas plus tard que ce matin.... Et justement, comme ces dames viennent aujourd'hui chez .M. de Brives, pour je ne sais quelle fête qu"on donne à son cercle, tu vas les voir.... Elles me suivent....

Marie.

— Comment. LucileV

Pierre.

— Et le président.

Marie.

— Oh! mais, Georges, il faut nous faire beaux. Rang-e vite tes paperasses.

Georges.

— Hop! l'abbé, rangeons.

(// embrasse Marie.)

Pierre.

— C'est ça, rangeons.

Georges, tandis que Marie porte ses affaires dans la pièce à côté.

— Tu es un brave homme, Pierre... et

pour la peine, tu verras ce que je donnerai à tes pauvres. Tu verras 1

Pierre.

— J"en ai beaucoup, je t'avertis.

Georges, chantant.

— Des chevaliers de la Xeiistrie....

^^^^. PiERi^E. fredonnant.

vp^' — L'honneur fut toujours le soutien. {S' interrompant brusquement.) A propos, madame Georges r... Que faisiez-vous donc, rue de \'arenne, aujourd'hui vers es quatre heures?

Marie.

— Aujourd'hui: rue de Varenne?

Pierre.

— Oui; je passais en voiture. Vous sortiez d'un magnifique hôtel.

Marie.

— Ce n'est pas moi....

Pierre.

— Voyons!

Georges.

— Bien sûr, puisqu'elle était à Saint- Germain.

Pierre.

— C'est trop fort! Comment, ce n'est pas vous... avec un paquet de fleurs?.... [On sonne.)

Marie, tressautant.

— Ah! mon Dieu... ta mère... je me sauve.

Georges.

— Mais non, reste au contraire!... {Elle sort.)

Lj Menteuse 119

SCENE V

LA COMTESSE, LL'CILE, DE DRI- VES, GEORGES, PIERRE

La CoxMtesse, dans une grande émotion.

— Mon enfant.... mon cher enfant....

Georges, dans ses bras.

— Mère....

La Comtesse.

— Six mois! six mois, sans te voir...

quand on pense comme la vie est courte, que je pourrais mourir demain!... Oh! ces six mois, non, je ne les retrouverai jamais. (7/5 s'étreignent encore.)

LUCILE

— Il ne faudra plus se quitter maintenant, marraine.

Georges, se détachant de sa mère.

— Elle a raison. Nous rattraperons le temps perdu. {Gaiement.) Bonjour, Lucile.

LUCILE

— Embrasse-moi donc.

De Brives, pendant qu'ils s'embrassent.

— Et le président? Il n'y a rien pour lui?

Georges, lui serrant vigoureusement la main.

— De l'amitié qui ne finira plus, mon oncle.

Pierre, avec une envie de pleurer.

— Je suis content, moi ! Je ne peux pas vous dire à quel point je suis content.

— Certes, vous en avez le droit, mon brave Pierre! (.4 Georges.) Car il a fait, en nous réconciliant, un véritable tour de

force. J'étais très méchante, tu sais, ou plutôt, j'essayais d'être méchante. J'avais défendu qu'on prononce ton nom, figure-

toi... et il me remplissait tout le cœur, ;^ gton nom. Quand je recevais une de tes lettres....

Georges.

— Tu en as reçu souvent, je t'écrivais chaque semaine.

La Comtesse.

— Oui... devant le monde, je les déchirais sans les ouvrir, mais pas en trop petits morceaux:

le monde parti, je les ramassais tous, et je me sauvais dans ma chambre.

C'est là que je m'en donnais de te lire et de te relire.

— Marie te connaît bien, va! Elle avait deviné ce que tu me racontes.

La Comtesse.

— Waiment! Où est-elle donc ta femme?

Je ne la vois pas.

Georges.

— Elle est kl. (// montre la chambre en riant.) Elle a eu peur de ton coup de sonnette. {Il appelle.) Marie!

Lucile.

— Attends. Je vais la chercher. [Elle entre à gauche.)

Pierre, toujours arec émotion^ montrant Lucile.

— Ce qu'elle ira droit en Paradis, celle-là!

De Brives.

— Tu continues à croire à Tamour de Lucile pour Georges... que tu es jeunet,

mon bonhomme!

SCENE VI

Les Mêmes. LUCILE, MARIE.

Ll'Cile, teiLint et tirant Marie par la main.

— ^'e^ez... mais venez donc. La voici, marraine.

Marie, lui échappant et allant jusqu'à la Comtesse, très émue.

— .^Lad•.1m3 — {Elle se penche et veut lui baiser la main.)

La Comtesse.

— Non. dans mes bras, vous êtes la femme de mon fils.

Marie.

— J'ai été bien coupable.

124 ^^ Menteuse

La Comtesse.

— Vous aimiez, c'était votre excuse. Dans le premier moment, je n ai pas su le comprendre. Oublions, voulez-vous?

Marie.

— De tout mon cœur, madame.

La Comtesse.

— Appelez-moi ma mère. Désormais, je veux avoir deux filles dans ma maison, car vous allez revenir à Versailles le plus tôt possible; n'est-ce pas, Georges?

LUCILE

— Quel bonheur ! on va se retrouver ensemble. Marraine vous donne tout le pavillon.

La Comtesse.

— Cela vous plaît-il?

Marie.

— Je crois bien!

La Comtesse.

— Vous ne serez pas à l'étroit?

La Menteuse 12S

Georges, souriint.

— Regarde ce que nous avons ici.

De Brives.

— Ici, mes gaillards r .Mais j"ai connu des capitaines de dragons, du dernier mieux avec leur famille, qui n'étaient pas logés comme vous Têtes!

Georges, gaiement.

— Mon oncle, j"ai quatre cents francs par mois dans les assurances.

De Brives.

— Et c'est avec ça que tu payes la couturière de ta femme:

La Co-MTesse.

— Elle est toujours mise....

Georges.

— -Mais Marie donne des leçons de piano... elle gagne beaucoup d'argent.

J'en suis même assez honteux.

Marie.

— Veux-tu bien te taire! {A la Comtesse à

qui elle parlait.) Oui, maman, trois pièces, puis l"antichambre, et une grande cuisine.

LUCILE

— Est-ce qu'on peut visiter}

La Comtesse, à Georges.

— Oii! montre-nous donc... Ça me manquait tant de savoir comment tu vivais.

C'était mon remords, vois-tu; je craignais que tu sois mal, que tu soulïres de mon org'ueil, de mes duretés.

LuciLE, regardant autour d'elle.

— ^'oici le salon, j'imagine.

Pierre.

— Salon-cabinet de travail.

De Brives.

— Où l'on ne travaille g-uère.

La CoyiTESSE, prenant un des livres sur le bureau.

— Tiens! mon poète....

Marie.

— Une façon de penser à sa mère ,

vous voyez. Tous les soirs il faut que je lui en fasse une lecture. Malheureusement je n"ai pas été lectrice à la cour, je ne lis pas comme vous. Il me le reproche quelquefois.

Georges.

— Oh! .Marie....

La Comtesse, ouvrant le volume.

— Il est si beau, ce livre, cà quelque pag-e qu'on rouvre ! (Elle déclame.)

Nous n'osons plus parler des roses.

Quand nous les chantons, on en rit, Car des plus adorables choses Le culte est si vieux qu'il périt.

Marie.

— Jamais je ne saurais lire aussi' bien que vous.

La Comtesse, souriant.

— Flatteuse ! qui me prend par mon faible.

— Viens voir notre chambre, maman.

(// entre avec la Comtesse^ Lucile et Marie

les suivent.)

i3o La Menteuse

SCENE VII PIERRE, DE BRIVES

De Brives, 7'etcnant Pierre qui allait sortir aussi.

— Pierre, Pierre.... Heinr Crois-tu >...

Quand je pense que j"ai pu soupçonner cette pauvre Marie.

Pierre.

— Alors, vos doutes sont tombés?

De Brives.

— -Mais c'est la plus droite, la plus simple, la plus vaillante des femmes.... Je m'en veux, je suis une vieille buse.

Pierre.

Ainsi, vous ne croyez plus aux personnes compliquées?... la Marg-uerite de M. de Moncroyr...

i32 L2 Menteuse

De Brives.

— Ce n'est pas elle, j"en suis sûr...

puisque Moncroy Ta retrouvée, sa Marg-uerite.... Elle avait disparu pendant quelques mois, et il était malheureux!... Enfin il a remis la main dessus, et désormais, mystère et tourterelle... ses amis, même les anciens, ne pénètrent plus dans l'hôtel de la rue de Varenne.

Pierre.

— Rue de \'arenner

De Brives.

— Oui, la vieille demeure des xMoncroy.... Qu'est-ce qui t'étonner

Pierre, avec effort.

— Je ne m'étonne pas , monsieur de Brives; je suis en train d'acquérir de l'expérience. {Bas.) Cela fait beaucoup de mal.

ff..L.r

LA COMTESSE

CiEORGES, ^L\RIE. LUCILE.

{Ils sont depuis un instant au fond, dans la salle à manger restée ouverte.)

LuciLE , entrant au salon avec le bouquet d'orchidées.

— Père, toi qui aimes les fleurs, reg-arde.

De Briyes.

— Les belles orchidées!... une touffe énorme.... d'où diable vous viennent-ellesr

Georges, redescendant.

— Marie les a trouvées à la .ALadeleine.

36 La Mcnlcuse

De Brives.

— A la Madeleine, ce bouquet-là ! Elle en aurait eu pour au moins deux cents francs... et puis, sur les marchés il n"y en a pas.

Georges, appelant.

— Marie!

-Marie, qui entre.

— J"entends bien; mais ça ne vient pas du marché.

Georges.

— Ah! je croyais.... Tu m'avais dit....

Marie.

— Non, je les ai apportées de Saint-Germain.

— Parbleu! il faut des serres, une surveillance.... (.4 Pierre.) Tiens! Pierre, je te parlais de Moncroy, c"est chez lui qu'il y en a, des orchidées!

.Marie, vivement.

— Ma sœur aussi, à Saint-Germain, en possède une belle collection.

La Comtesse.

— Vous avez une sœur à Saint-Germain, Marier

Marie.

— Oui, la femme du orarde f^-énéral,

De Brives.

— De mon temps, quand je chassais, le garde li'énéral habitait la Faisanderie, au milieu des bois.

Georges, soucieux depuis un moment.

— La Faisanderie r [Il regarde sa femme.)

Marie.

— Ils sont rentrés en ville depuis novembre.

LuciLE. redescendant, après avoir remis les fleurs à leur place.

— La jolie salle à manger... qu'elle est gaie !

^LVRIE.

— A'ous savez, mignonne, la table est large... si vous vouliez dîner avec nous!... (.4 la Comtesse.) Maman... AL de Brives... ce serait gentil.... Pas vrai, Georges?

Georges, distrait.

— Certainement.

La Menteuse i39

LUCILE

— Qu'en dites-vous, marraine r

De Brives.

— -Mais vous n'y pensez pas, mes enfants... et mon cercle r et la représentation de ce soirr... il faut qu'Henriette et Lucile s'habillent, qu'on dîne à la six quatre deux. C'est que j'ai des affaires autrement sérieuses que ces histoires de famille! {Avec emphase.) je joue ma présidence, moi.

Luc ILE. gaiement.

— Oh! alors... la présidence des Hannetr)ns !

De Brives.

— Allons, viens. Henriette.

La Comtesse, embrassant son fils.

— Nous nous reverrons demain. Georg-es.

Georges.

— Vous ne rentrez pas à \'ersailles--

LUCILE

— Non, non.... On danse après la corné-

die {triomphante)^ et je couche enfin chez papa.

De Brives, au fond.

. " — En route !

[Ils passent tous dans Vanticliambre^ moins Lucile et ' Georges.)

Lucile. à part, au moment de sortir.

— Comme ils doivent être heureux ici!... c'est ma place pourtant qu'on m'a prise — (Haut.) Adieu, Georges.

Georges, toujours distrait.

— Adieu.

De Brives, appelant du dehors.

— Eh bien! ma fille?

SCENE IX GEORGES, puis .MARIE et PIERRE

Georges, songeant.

— Pourquoi m'a-t-elle menti, à propos de ces fleurs >

Marie.

=-= Dieu! que ta mère est bonne, Georges; et comme elle a été grande dame!... jamais je noublierai.... Qu'est-ce que tu as? (Un court silence.)

Pierre.

— En eff'et, je le remarque depuis un moment, il n'a pas son visage ordinaire. A cause?

Georges.

— Laisse; je n'ai rien.

Marie.

— Si, Tabbé, il me boude, il m'en veut... et je sais de quoi... il a revu Lucile, et il compare.. .

Georges.

— Oh!

Marie.

— Je n'ai plus vingt ans, moi: j'ai perdu ce charme de jeunesse, cette fraîcheur.... Il me connaît trop.

Georges.

— Tais-toi, tu me fais de la peine.

Marie.

— Tu ne m'en fais donc pas? C"est donc parce que tu vas reprendre tes habitudes, la vie larg^e, chevaux, domestiques, que

tu n'es plus mon Georii'es: que je retrouve un mari pincé, glacial, un mari de ton monde, {s' attendrissant) à la place de celui que j'avais r

Georges, s approchant d'elle, ému.

— \'ovons, ma mi^-nonne.

.Marie, le repoussant.

— Oh! plutôt que de te voir ainsi, j"aimerais cent mille fois mieux rester

toute seule dans notre petit coin, avec mes souvenirs.

Georges, comique attendri.

— Ah! voilcà bien la femme... c'est moi qui vais être coupable maintenant!

Pierre.

— Mes amis, mes amis, vous n'êtes pas justes. Comment! vous vous querellez, au lieu d'être heureux, de remercier la Providence... oui, la Providence, qui use de si faibles moyens pour rapprocher les cœurs.

Georges.

— J'avoue que cette réconciliation miraculeuse.... Mais au fait, tu ne m'as pas dit comment....

Pierre.

— Une carte, une simple carte de visite, a tout fait. Un ami qui voulait te voir, juste au moment de ta g-rande scène avec ta mère, comme .Marie et toi vous veniez de partir. Nous étions là, tous, à nous reg-arder, sans oser ouvrir la bouche; tu comprends, on demandait M. Georges et il nous était défendu même de prononcer ton nom. Enfin ta mère se décide à répondre : « Mon fils n'habite plus ici, mon fils ne reviendra jamais », les larmes l'étouffent, et moi, de voir pleurer ton inflexible maman, je me

Lj Menteuse 145

dis : « J'enlèverai l'affaire ». et je l'ai enlevée.

Georges.

— Quel était donc ce visiteur providentiel r

Marie, très gaie.

— Comment veux-tu qu'il se rappelle! Il y a six mois....

Pierre.

— Je me rappelle d'autant mieux qu'il est venu à mon église, hier, pour avoir ton adresse. A l'époque il n'avait pas eu le temps de s'arrêter, mais cette fois, il s'installe à Paris, et ne retourne plus au -Maroc.

Georges, avec un cri.

— Olivier, parbleu!... oh! que c'est drôle... nous parlions de lui, là, tout à l'heure.... [Appelant.) Marie!...

Marie, de la salle a manger.

— Quoi)

Georges.

— Olivier qui est à Paris.... Olivier qui me cherche... pendant que nous sommes en train de lire ses lettres !

— Il m"a promis de venir ce soir, après son dîner.

Marie, dans un clan de colère.

— Chez moi r ici : ce soirr {Subitement très douce.) Oh ! pourquoi ce soirr Nous étions gais, nous allions dîner tranquillement, tous les trois: on se connaissait bien, et puis voilà qu"un étranger....

Georges, gaiement.

— Mais ce n"est pas un étranger.

Marie, serrée contre lui.

— Je t'en prie, mon Geo, je t'en prie, ne me gâte pas une journée si belle. Tu

refuses r (Navrée.) Je n"ai pas de chance... pas de chance.

Georges.

— Xe fémotionne pas, chérie.... Je ne t'ai jamais vue dans un état pareil.... ^lon Dieu, s'il te déplaît que ce g-arçon nous arrive ce soir, je peux lui écrire.

Pierre.

— Rien de plus facile; il est à Thôtel de Londres.

— C"est ça, écris-lui... mais tout de suite.

Georges, à sa table.

— Que tu es enfant!... allons. (Il écrit.)

Marie, foreuse.

— N'est-ce pas, Pierre, que la réunion sera plus intime? Un jour comme aujourd'hui, après cette heureuse réconciliation, on a bien des choses à se dire! Malgré tout, ce monsieur nous aurait gênés. (A Georges.) Faut-il appeler la mère André r

Georges, feiinant sa lettre.

— Non, qu'elle reste à son dîner. J'y vais moi-même. Un dimanche, [elle ne saurait pas trouver de commissionnaire. (// écrit r adresse.) « M. Jacques Olivier, hôtel de Londres.» Voilà qui est fait.... Je descends, et je remonte. (// sort.)

MARIE, PIERRE

Marie, après. iwir écouté un i?istant à I2 porte d'entrée, vj fermer la salle à manger, puis redescend droit à Pierre.

— L'abbé.

Pierre, se retournant.

— Madame r

Marie, sans le regarder. ^

— Eh bien, oui, la femme de la rue de Varennes, c'était moi.

Pierre.

— Je le savais.

Marie.

— Je sortais de chez une amie. {Mouvement du prêtre.) Une excellente amie que Georges me défend de voir. Mais elle est tellement à plaindre en ce moment, que je n"ai pas pu obéir.... Tous les malheurs, imaginez -vous , toutes les détresses — Coupable, certainement très coupable!...

un passé odieux, un passé d'adultère et de fraude, qu'elle a tenu caché, à l'aide des pires mensonges. Mais tout cela, tant qu'elle n'a pas aimé! t Baissant la voix, détournant tes yeux.) Elle est allée jusqu'à se procurer même de faux papiers... pour qu'on ne sût pas son vrai nom, pour épouser l'homme de son choix, pour tâcher d'être heureuse entin. Elle ne l'avait jamais été.

Pierre.

— Pauvre femme!

Marie, s animant à mesure, comme égarée.

— Oh! oui, plaignez-la.... Mariée selon

son cœur maintenant, un être qu'elle adore, et qui le lui rend du profond de son âme, elle a été oblig-ée de le tromper, de mentir de nouveau, afin de défendre son bonheur, afin d'échapper à un ancien amant qui s"acharnait à elle, la poursuivait, la menaçait de tout dire.... Oh! le supplice de trahir un jeune mari qu"on

aime... et cela n'a servi à rien.... Sauvée de ce dang-er, voici qu"un autre danger se lève, plus terrible encore, inattendu, inévitable. Il est proche, il vient, elle Tentend.... Pitié, mon Dieu, pitié!

Pierre.

— Que puis-je faire r

Marie.

— Je ne sais, moi... mais vous êtes prêtre, et j"ai pensé qu'en m'adressant à vous, en vous montrant cette infortune, cette femme déjà punie, par ses remords, ses terreurs....

Pierre, lentement, avec intention.

— Oui, je suis prêtre, et mon devoir est de la secourir, la pauvre pécheresse ; surtout

si son repentir est sincère, s'il ne cache pas de nouveaux détours. Mais, quoique prêtre, je ne suis qu'un enfant, beaucoup de choses de la vie m'échappent.... Il faudrait que votre amie vînt me parler demain matin au confessionnal, et, sans doute, alors, avec Dieu derrière moi....

Marie, mouvement de colère.

— Oh! toujours Dieu... il s'agit bien de Dieu ! c'est votre protection matérielle, c'est un secours immédiat que je demande.

Pierre, la regardant^ bien en face.

— Pour qui? Ne mentez plus. Pour qui?

Marie.

~ Chut.... Georges !

Les Mêmes. GEORGES, puis LA MÈRE ANDRÉ.

Georges.

— Je n'ai pas eu la peine de courir, j'ai trouvé un commissionnaire à la porte. Nous aurons donc notre soirée toute à nous.

Marie.

— Merci, Georq-es.

La mère André, ouvrant la salle à manger.

— Madame est servie.

(tEORGES.

— Allons, à table! [Pierre remonte et — —> ' Georges s'approche

' i; de Marie, debout de-

,.^ rant la glace. }\iens-

^^ «<^'^^-^-^' " Mf) ^l-\RiE, tendrement.

C-' .^ - ^ M#i* 4: bouder

1? l^- ^X ' Georges.

*^ ^" — Il y a long-

temps ! (Il rembrasse.) Je faime !

Pierre, dans la salle à manç[er.

— .Mère André, votre potage a un de ces parfums....

Georges, 5e mettant à table.

— Délicieux.... Ah! dis donc, Marie.

j"ai invité Olivier à déjeuner demain matui. [Pierre, dans le fond, ébauche le signe de croix du Benedicite.)

i56 La Menteuse

Marie, toujours devant la glace, en train de refaire son visage ; bas, lentement et pour elle-même.

— Olivier!... Alors, moi, qu'est-ce que je vais devenir demain?

(Rideau.)

ACTE III

Une chambre à coucher avec un lit au fond, à droite , orné de grandes courtines; porte au fond et porte à gauche. Une cheminée à droite. Commode, armoire à glace, chaise longue, fauteuil, petit guéridoji pour écrire, chaise basse. Une malle ouverte, presque au milieu de la scène. Les tiroirs de la commode et l'armoire sont ouverts. Une photographie sur la cheminée. Du feu.

^ftl

SCÈNE PRE.MIERE

Marie, seule.

{Elle est assise, enpeignoir. au guéridon, et relit tout haut, fiévreuseniînt . ce quelle vient d'écrire.)

— « Mon chéri, je m'en vais, je pars. Ne me cherche pas. Nous ne devons plus nous revoir. Je faime, j'ai le cœur plein de toi;

et il faut que je parte, maliiTé tout. » {Parlé.) Quelle abomiration!... (Lisant.) « Un jour, on voudra m'accuser, on essaiera de me nuire dans ton esprit.... ne crois personne. Quelque chose de très grave, d'inattendu, d'impossible à dire, me réclame, me force à te quitter, voilà.... O mon amour, comme je souffre, et comme je te regrette, bien que je sois encore chez nous, au milieu de nos affaires! (Elle regarde autour d'elle, en pleurant.) Adieu, pourtant, mon trésor, adieu. Je n'ai pas le courage de t'en écrire plus long, mais je t'aime, tu peux le croire, c'est la vérité, je t'aime avec reconnaissance, je t'aime éperdumenl. »

[Elle ferme la lettre et appelle.) Mère André ! Mère André !

L2 Menteuse

SCENE II -MARIE, LA MÈRE ANDRE

Marie.

— Quand monsieur reviendra, V(Uis lui donnerez ceci.

La mère André, stupéfaite.

— Comment! vous ne serez donc pas là pour le déjeuner, madame?

Marie.

— Non,... je ne sais pas,... allez, allez. {La mère André sort.)

sible.... Voyons ' ai-je tout mis dans la malle r

née.) Ah ! le portrait de

SCENE I

jMarie, seule. ^^

— Pauvre Georg-es !

Va-t-il en avoir du chag-rin. Mais quel autre \

moyen d'en sortira Cet homme qui va venir me déteste. Il racontera tout cà mon mari, qui, à son tour, découvrira combien j'ai étélâche, infâme, que je l'ai trompé lui aussi, même en Taimant, en l'adorant — Partir! I , ■ . ;

oui, partir! Il n'y a que ;

cela; rester est impos- j '"%

{Regardant la chemi- '^^ilÊÊÊÊt '^P*'

Georg-es.... Il est à moi, il me l'a donné, je remporte. {Tenant le portrait.) Oh! mon Geo, mon petit Geo. Je vais donc te quitter.... Je ne te verrai plus.... (Baisers frénétiques.) Non, non, je ne peux pas.... Je ne pourrai jamais.... A quoi bon partir, d'ailleurs! Où aller r Quelle route suivre? (Avec un immense dégoût.) Oh! recommencer une existence de mensonge.... inventer des choses qu'on découvre toujours.... Oh! changer de nom. une fois de plus, se cacher, se déguiser, retourner chez le vieux Moncroy.... J'espérais tant que c'était hni.... Je me voyais si près du bonheur; riche demain, et riche par celui que j'aime!... Non, je ne m'en irai pas. iMa première idée valait mieux.... .Mourir... évidemment mourir.... (Regard à l'armoire.) J'ai là ce qu'il me faut. Georges comprendra que je n'ai pas voulu me séparer de lui, que j'en avais assez de mal faire. Oh! oui, mourir, je l'ai mérité. Ça, ce sera bien.... Ce sera droit.... Ce ne sera pas du mensonge ! (Elle sonne.)

SCENE IV MARIE. LA MÈRE ANDRE

Marie.

— Ma lettre. la lettre pour monsieur r

La mère André, I2 prenant dans la poche de son tablier.

— A'oilà, madame.

Marie.

— j'ai changé d"avis. je ne sors plus. {Elle déchire la lettre et la jette au feu.)

La .mère André, rayonnante.

— ^Ladame a bien raison de ne pas s'en aller. Des bisbilles, ça ne compte pas dans les ménages. (Au moment de sortir.) Ah! m"sieu Georges qui rentre.

Marie, à part.

— Georges! [Elle fait brûler, du bout de son pied, ce qui reste de la lettre.)

SCENE V MARIE, GEORGES

Marie, gaiement.

— Ah ! le chéri.... Tu viens de ton bureau: Tu as averti que tu n"y retournerais plusr

Georges, l'air grave.

— Je n"ai pas été à mon bureau. J'arrive de Saint- Germain.

Marie, étouffant un cri.

— Oh!

Georges.

— L'oncle avait raison. Il n'y a pas de garde général à Saint Germain. Il habite

la Faisanderie. j"y suis allé, je Tai vu. Tu n'as pas de sœur. Le garde g-énéral n'est pas marié. {Un temps.)

Marie, prête à pleurer.

— Georg-es, tu ne m'aimes plus.

Georges.

— Je ne t'aime plus? .Mais, si je ne t'aimais plus, aurais-je passé ma nuit à me dévorer sur ce mensong-e que tu m'as fait hier, cette histoire d'orchidées venant de je ne sais oùr

Marie.

— Ah ! c'est donc ça, ta mine de toute la soirée?

Georges.

— Oui, j'avais cru que je pourrais oublier, mais dans le noir, peu à peu, des idées folles m'ont assailli, un soupçon en a amené un autre; et ce matin, je suis parti là-bas.

Marie.

— Pourquoi? Il fallait me demander. Je

t'aurais dit où j"avais acheté ces fleurs, et que les ayant payées trop cher, vu nos ressources, — je n"avais pas osé te l'avouer d'abord. Voyons, Georg-es, tu sais bien comme je suis dépensière.

Georges, ébranlé.

— Et le garde général r et la sœur?

AUrie.

— Encore un enfantillage, une vanité ridicule.... Le mari de ma sœur n'est qu'un simple garde, et pour les tiens, pour toi, j"ai eu

honte d'une parenté aussi mesquine.

Georges.

— Alors, il est à Saint-Germain, ton beau-frère r

Marie.

— Il y était, mais depuis quinze jours on l'a envoyé près de Fontainebleau, dans un petit village.

Georges.

— Quel village:

Marie, sans hésiter.

— Le Moulin-Joli.... Et je peux te le prouver, j'ai une lettre là. {Elle ouvre V armoire, prend un flacon qu'elle cache dans sa poche.... Faisant semblant de chercher.) Mon Dieu! voilà que je ne la trouve plus cette lettre. Au fait, est-ce que je ne Tai pas brûlée?... Mais si. avec une foule d'autres papiers, tout à l'heure, quand tu rentrais. {Montrant la cheminée.) Tu peux voir, du reste.

— Pas de chance.... Donc, c'est à Fontainebleau que tu as passé ta journée?

Marie.

— Certainement.

Georges.

— Eh bien! Vite, une robe, ton chapeau, et en route. Nous allons à Fontainebleau, tous les deux.

Marie.

— Oh! s'il ne t'en faut pas plus.... Quel temps fait-il? Quelle robe vais-je mettre?

Georges, sombre.

— C'est ça qui m"est égal !

Marie, qui commençait à dégrafer son peignoir.

— Ah! tu le prends ainsi.... Eh bien, non! je n'irai • pas à Fontainebleau.... Pars seul, si tu veux; moi, je ne me dérang-e pas pour un homme à qui je suis indifférente.

Car c'est fini, n'est-ce pasr Tu ne me crois plusr Tu ne m'aimes plus r Impossible de vivre ensemble désormais?

Georges.

— ^'oyons. Marie, je n'ai pas soufflé mot de cela.

Marie.

— Mais si, mais si. Qu'est-ce qu'une vie à

deux sans confiance ni tendresse? Je suis trop fière pour la supporter, moi.... 11 vaut mieux nous séparer. C'est d'ailleurs ce que tu désires, je Tai vu hier, quand Lucile était là. Eh bien! séparons-nous.

Georges.

— Marie!... mais tu es folle!

,Marie, sanglotant tout à coup.

— Qui m'aurait dit ça, pourtant ! Après dix mois de mariage... toi qui prétendais m'aimer au-dessus de tout !

Georges, la prenant dans ses bras, malgré une résistance.

— J'ai eu tort, ma chère petite femme.... Je conviens que j'ai eu tort. Oui, ce ne sont que des enfantillages, qui ne valaient pas la peine de se fâcher.

Marie.

— Méchant!

— Que veux-tu"- On est jaloux, on est soupçonneux, quand on aime.

Marie.

— Tu ne m'aimes pas.

Georges.

— C'est toi plutôt qui ne m'aimes pas

Marie.

— Je ne t"aime pas?

Georges.

— Non, tu ne m'aimes pas.

Marie.

— C'est toi qui....

Georges, lui coupant la parole avec un éclat de rire.

— Il faut en finir pourtant. Embrassonsnous. [Ils s'embrassent.)

Marie.

— Ah! qu'on est bien dans tes bras.... Comme je suis heureuse qu'il n'y ait plus un nuag-e entre nous!... Il n'}' a plus rien, dis r

Georges, très doux.

— Seulement, promets-moi de ne plus mentir, même pour des , ~,' niaiseries. Le mensonge m"inspire une telle horreur. . . .Tiens !

le malheureux Olivier que nous attendons ce matin....

Marie, bas. tressau- ^ tant.

— Je n'y pensais plus.

Georges.

— Je veux qu'il te raconte ses chag-rins, ce qu'il a souffert. {On sonne; Marie se dresse brusquement.)

Marie.

— On sonne. Tu entends r Georges.

Ce sont nos invités.... Et tu n'es pas

prête! Habille-toi. habille-toi. {Georges va vers Li porte.)

Marie.

— Georg-es... écoute. (// revient vers elle.) Ne t'en va pas.... Ne me laisse pas.

Georges.

— Qu"as-tu:

— Je m'ennuie.... J'ai peur.

Georges.

— Peurr

Marie.

— Si je mourais.... est-ce que tu aurais beaucoup de peiner

Georges.

— Quelle idée!

Marie.

— Réponds-moi.

Georges.

— Parbleu! Si tu mourais, je naurais plus de raison d'être.... C'est ma vie que tu

emporterais, toutes mes joies, mon souffle, ma lumière.

ALvRiE, se berçant sur son épaule.

— Bien, bien, mon Georg-es. Dis-moi des choses douces, des choses tendres, des choses qui encouragent. Je m'en veux, j'ai

des remords.

Georges.

— Pour cette querelle que je fai faite? Mais je ne m'en souviens déjà plus. Je te dois tant de belles heures, tant d"heures inoubliables.

Marie, toujours sur son épaule.

— C'est comme cela que l'on doit être, lorsqu'on a eu d'ardents plaisirs l'un par l'autre, lorsqu'on sait que la destruction guette les mieux vivants, les plus forts.

Georges.

— Est-ce qu'on parle de destruction, quand on a ta jeunesse!... Tu auras fait quelque mauvais rêve. Attends que je

Lj Menteuse i8i

souffle dessus. [Lui soufflant dans les cheveux.) Pfft ! parti.... Passe ta robe, maintenant, et viens; nos amis doivent être inquiets de nous.

Marie.

— Est-ce qu'il est Là... Olivier}

Georges.

— Je ne sais pas, je vais voir. (// sort.)

La Meuleuse

SCENE VI

MARTE, puis GEORGES.

{Elle se dirige à sou tour vers Li porte et elle écoute.)

™ Marie.

■ ».i ■J — Je n'entends pas sa

voix. Non, il n"est pas

arrivé; mais il le sera

d'une minute à l'autre.

Allons, allons, il le

faut... Soyons brave....

Et puis c'est si vite

fait,... dans un quart

d'heure , tout sera fini !

(Elle tire le flacon de sa

\ poche, le vide d'un trait.)

Pouah! que c'est amer.... {Elle le jette. Un

silence.) Je ne souffre pas.

Georges, passant la tête dans Ventretâillure de la porte.

— C'est ronde et Tabbé.

Marie.

— L'abbé? Envoie-le-moi, j'ai quelque chose à lui dire.

Georges.

— A Pierre r {Il disparaît.

La Menteuse i85

SCENE VII MARIE, puis L'ABBÉ

Marie, tout bas à Pierre qui entre.

— Fermez la porte. (Elle attend qu'il soit tout près.) A'oiis m"avez dit hier : « ne mentez plus.... » Mon père, je ne mens plus. L'amie si malheureuse, si coupable, dont Je vous racontais l'histoire, est en face de vous. Elle n'a pas pu se rendre au confessionnal comme vous le vouliez. ^Lais, le prêtre a3'ant le droit d'absoudre partout où il se trouve, elle vous demande la rémission de ses fautes, avant de paraître devant Dieu.^

Pierre, tout tremblant.

— Devant Dieu?

Marie.

— Je suis condamnée, je vais mourir.

Lj Menteuse

.^ ta}

Pierre.

— \'ous?

Marie.

— Croyez-moi. je vous jure que je vais mourir ; et, pendant que nous sommes seuls, n'attendez pas que le délire m'aveu^ie. m'affole... donnez-moi l'absolution. [Avec un grand soupir, la voix toute chano;ée.) Oh!°que j'ai mal....

Pierre.

— Vous souffrez. Marie >

Marie.

— Horriblement. . . .

Mte... dans quelques minutes il se- \ . rait trop tard. (Eîle ■_ s'agenouille à demi sur la chaise basse, face au public, haie-

î.inte.) Dites les mots que Je dois dire. Je les ai oubliés. Je ne sais f)lus.

Pierre, debout près d'elle.

— Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché.

-Marie.

— Oh ! oui, toujours péché, toujours menti. Même celui que j'aime le plus, que j'adore, il a fallu le tromper bassement, il a fallu lui mentir à lui. si bon, si loyal, pour qu'il ne sache pas qui j'étais, ce que j'avais fait.... Et voilà qu'il va le savoir tout ce même....

Pierre.

— Reposez-vous.

-AIarie.

— Non, non... alors... voyant le châtiment arriver, devant tout ce que j'allais subir d'affronts, d'outrages, de dég-oùts, j'ai été Lâche, j'ai attenté à ma vie....

Pierre, haut.

— Malheureuse!

Marie.

— Chut! (Bas.) J'en demande pardon à Dieu, et à vous, mon père.

Pierre, à demi-voix, avec un geste de rédemption.

— Absolvo te, quia peccasti^mnmnmn....

Marie.

— C'est fini?

Pierre.

— Oui

Marie.

— Ah! je n"en pouvais plus. {Elle tombe sur la chaise, épuisée.)

Pierre.

■ - Mais il faut qu'on vous soigne. Je vais appeler. Marie. •

içço La Menteuse

Marie, se levant et V arrêtant.

— Taisez-vous, je veux mourir sans qu'on sache. \'ous n'avez le droit de rien dire. Ce n'est pas votre secret. C'est celui de la confession.... Ah! (Elle fait un pas et tombe évanouie sur un fauteuil.)

Pierre, éperdu, appelant.

. — Geor^-es! Monsieur de Brives!

SCENE VIII Les Mêmes. GEORGES, DE BRIVES

Pierre.

— A'enez vite, elle était là. elle me parlait....

Georges, se précipitant.

— Oh! mon Dieu, comme elle est pâle, et ses mains de glace.... [Penché sur elle.) Marie... ma petite Z\larie.... {Allant à la porte du fond.) .Mère André, un médecin, vite. Il y en a un dans la maison.

De Brives, à Georges revenu près de Marie.

— Ne fetïraye donc pas, mon camarade, ce ne sera rien. Un malaise....

Georges.

— C'est de ma faute. Je suis sûr que c'est moi, avec mes sots reproches, qui l'ai mise dans cet état.

Pierre, il tient la main de Marie.

— Elle respire moins difficilement.

Marie, revenant à elle.

— Ah! c'est Georg-es... et Toncle... et vous. [Se penchant et regardant avec effroi.) Vous êtes seuls?... il n'y a personne autre?

Georges.

— Personne. Tu te sens mieux, ma chérie?

Marie.

— Oui, mais si lasse... ah! brisée....

Mène-moi jusqu'à mon lit.

Georges, vivement.

— Attends, je te porte.

Marie.

— Xon, non, ne me touche pas. Tout me fait mal.

Pierre, sur le devant de la scène, tas.

— Que faut-il que je fasse? Éclairez-moi, Seig-neur, montrez-moi mon vrai devoir.

LE MÉDECIN

Pierre.

— Bonjour, docteur. (.4 mi-voix.) Georges!

Georges.

— Ah! merci, monsieur.

Pierre, à Georges qui redescend, tout agité.

— Qu'est-ce que tu cherches?

Georges.

— Une cuillère.... Elle aies dents tellement serrées!

Pierre.

— Tiens. {Georges prend la cuillère et remonte vers le lit.)

194 ^^ Menteusi

Pierre, à de Brives.

— A votre place, monsieur, j'irais prévenir la Comtesse.

De Brives.

— Ces dames viendront ce matin ; elles désirent se rencontrer avec Olivier.... Mais tu crois donc que c'est si graver

Pierre.

— Je sens un grand malheur sur cette maison, monsieur de Brives.

Le Médecin, au fond, fermant les rideaux du lit.

— A présent, laissons-la reposer.

(// redescend avec Georges.)

De Brives.

— Elle est plus calme?

Le Médecin.

— Oui.

Georges, devant le guéridon, bas.

— \'oilà de quoi écrire, docteur.

La Menteuse iqS

Le Médecin, a55Z5, écrivant et parlant, la voix baissée.

— Comme je vous le disais, monsieur,... pour moi, volontaire ou non, c'est un empoisonnement.

Pierre, malgré lui.

— Bien sûr,... pas le moindre doute...

De Brives.

— Voyons, messieurs, pourquoi cette jeune femme se serait-elle empoisonnée?

Le Médecin.

— Elle n'a eu aucun chagrin >...

Georges.

— Aucun.... Si. une querelle, ce matin, mais je ne saurais croire....

De Brives.

— Parbleu!

Pierre, insistant.

— Il y a l'accident aussi,... une boisson mauvaise.

Georges.

— Elle n'a rien pris depuis hier.

De Brives.

— Enfin, que dit-elle--

Le Médecin, finissant d'écrire son ordonnance.

— Pas un mot En tout cas, les

symptômes sont probants. J'écris mon ordonnance d'après cela.

Pierre, prenant Vordonnance.

— Donnez. Je vais moi-même et je la rapporte. {Il sort au fond.)

Georges, au médecin qui se lève.

— Vous reviendrez bientôt, docteur?

Le xMédecin.

— Certes!

Georges.

— Le danger est donc très grand r

Le Médecin.

— Très grand. {Prenant son chapeau.) A tout à l'heure. (// sort.)

Lj Menteuse

MÉDECIN

De Brives. à Georges.

Il — Si on prévenait sa

M| sœur?

Georges.

— C'est trop loin, elle habite près de Eontainebleau maintenant.... au .Moulin-Joli.

(// ssinglote en silence, pendant qu' apparaît, dans les rideaux du lit entrouverts, la figure pâle de Marie qui guette, d écoute.)

' Georges, tout tas.

mon Dieu, mon Dieu.... il me

Ah

semble que je rêve.... (.4 de Brives.) Mais il y a son amie, Mme Guibert, presque une parente....

Marie, au fond, presque sans voix.

— Non, je ne veux pas.

Georges, sans l'entendre.

— Chaussée-d'Antin, 12, le banquier....

Voulez -vous courir jusque-là, mon oncle?

-Marie, qui se lève.

— Non. non. Je ne veux pas qu'on y aille. {Elle rient vers eux.)

Georges.

— Marie!... Que fais-tur Qu'est-ce que tu as?

De Brives.

— Imprudente!

Marie.

— Non. monsieur de Brives, je vous en prie....

Georges.

— Allez, allez, mon oncle. {De Brives sort.)

SCENE XI GEORGES ET MARIE

Marie.

— Ah! je suis perdue, je suis perdue.... {Elle va s'abattre en pleurant sur la chaise longue.)

Georges, près d'elle.

— Mais tu n'es pas perdue, ma migrionne. Il ne faut pas t'effrayer. Ce que tu as n'est presque rien. Si j"ai prévenu ton amie, c'est en attendant notre mère, pour que tu aies les soins d'une femme. Les femmes sont plus douces, meilleures g-ardes-malades.

Marie, pleurant toujours.

— Tu ne comprends pas.... tu ne comprends pas,... je ne voulais pas qu'on y aille.... Tu as fait de l'irréparable!

Georges.

— Que dit-elle r C'est le délire. (Lj porte s'ouvre.) Voilà maman ! {Bas^ à la Comtesse.) Ah! mère, mère, je suis désespéré!

SCENE XII Les Mê.mes, LA COMTESSE. LUCILE

La Comtesse, à Georges.

— Tais-toi, tais-toi. (.1 Marie.) Qu'est-ce qu'on me raconter .ALa tille, souffrante?

— C'est vous, maman? Avec Lucile?

Ah ! quelle joie.... quelle joie de vous revoir... avant la tin.

La Comtesse.

— Avant la fin?... ^^oulez-vous bien ne pas dire de folies ! ALais on va vous g-uérir. Nous venons vous chercher. ^Larie.

Llxile.

— Vous emmener à Versailles! ^Larraine donnera une grande fête pour le retour des enfants prodij^ues.

Li Menteuse 203

La Comtesse.

— Tout ce qu'on voudra. Je vous dois un arriéré de tendresse, ma chère fille, et je tiens à m'acquitter envers vous.

Marie.

— Vous êtes bonne.

LuciLE, à M.irie.

— Si marraine donne ce bal, il faudra que vous ayez une toilette superbe.

Marie, tristement.

— Ça se paye trop cher.

Georges, essayant de rire.

— Puisque nous sommes riches, maintenant !

La Comtesse.

— Je crois bienl... ma fortune n"est-elle pas à VOUS:... Oh! vous avoir chez moi, n^ plus être qu'une famille unie, joyeuse.

Marie.

— Et Luciler Est-ce qu'elle me désire autant que vous?

LUCILE

— Moi, depuis que vous êtes partis, tous les deux, je n"ai plus eu qu'une pensée : votre retour.

Marie.

— Pauvre petite Lucile! Je la vois encore dans ce grand salon, disant, les 3^eux gros de larmes : « Je ne l'aime pas... nous ne nous aimons pas. » Comme elle a menti! C'est la seule fois, n'est-ce pas, maman? Elle l'a fait, elle, le beau mensonge, celui dont on a le droit d'être fier ! Mais vous aurez votre récompense, allez, chère petite, quand je ne serai plus là, avant peu.

Llxile, pleurant.

— Oh! ne parlez pas ainsi. Vous savez bien que Georges vous aime uniquement, que par vous seule il peut être heureux.

Georges, à Marie.

— Vois, elle pleure. Tu nous déchires tous. {La porte du fond s'ouvre.)

206 L.7 Àlcuteuse

Marie, terrifiée.

— Qui est làr

Georges.

— C'est Pierre.

SCENE XIII Les Mè.mes, L'ABBÉ

Pierre.

— Avec l'ordonnance.

Georges.

— Le remède qui va te guérir.

Marie.

— -Me g-uérirr... .Montre.

La Comtesse.

— Un verre! Un verre!

Marie, laissant tomber la bouteille qui se brise, au milieu de Vémoi général.

— Ah! que je suis maladroite.

Pierre, a part.

— Malheureuse! Elle veut mourir.

Marie, souriant tristement.

— Bah! ils n'ont jamais sauvé personne, les remèdes.

Georges.

— On va le refaire.

Pierre.

— Et tout de suite.

Marie.

— Oh! comme je souffre.... Oui, Pierre, allez , allez , c'est trop cruel : qu'on me soulag-e ! {Pierre sort.) Ah! mon petit Georges, brave g-arçon. Que d'ennuis je t'aurai causés!... Que de peine tu vas avoir!

SCENE XIV Les Mêmes, DE BRIVES

De Brives, bas.

— Georges ! (ieorges !

Georges, allant à lui.

— ^'ous êtes seul?

— Mais, mon ami, je ne m'explique pas ce qui arrive. Cest extraordinaire ! Je sors de chez ce banquier, Chaussée-d'Antin, tu te seras trompé d'adresse.

Georges.

— 12, Chaussée-d'Antin r

De Brives.

— Parfaitement. Jsl. Guibert est veuf, il

n'a pas de fille et n'a jamais entendu parler de Mme Xattier.

Marie, qui écoute.

— Mon Dieu! mon Dieu!

Georges.

— Pourtant, un jour, j'ai conduit xMarie jusqu'à la porte.

De Brives.

— Le plus fort, c'est qu'en voyant ça, je suis passé au télégraphe pour prévenir la sœur. C'est bien le .Moulin-Joli, près de Fontainebleau r

Georges.

— Oui.

— Il n'y a pas de villag-e de ce nom. On a refusé ma dépêche.

Georges, immobile, songeur.

— Oh! ce serait horrible!... Et pourtant,

cela est. {Un grand silence; puis violemment.) Allez-vous-en. {Prenant sa mère par la main.) Ma mère...

toi aussi, Lucile.

La Comtesse.

— Mon enfant , prends garde, prends garde !

Georges, terrible.

— Allez vous -en tous. (// les fait sortir.)

De Brives.

— Que veux - tu faire r

Georges.

— Il faut que je lui parle. J"ai besoin d'être seul avec elle.

MARIE, GEORGES

(// a fermé la porte, et lorsqu'il se retourne, Marie est à deux genoux devant lui.)

% Marie.

— Pardon.

Georges.

— Dis-moi vite... cette maison où je t"ai conduite, l'autre jour , Chaussée -

d'Antin, à qui est-elle r Chez qui allais-tu r Tu ne donnais pas de leçons, pas plus là

quailleurs Alors

N^ cet argent, que tu af-

Lj. Menteuse 2i3

firmais g-ag-ner, d"où venait-il r II faut me le dire, pour que je le rende.

Marie, avet une expression déchirante.

— J"ai mal.

Georges.

— Oui, tu as mal, mais je veux une réponse. Chez qui allais -tu quand je te croyais à Saint-Germain r Tu n'as pas de sœur: tu n'as pas d'amis, personne ne te connaît. D"où venaient ces fleurs, ce bracelet, tes toilettes?

Marie.

— F\irdon, mon Geo.

Georges.

— Tu mas trompé, tu as trompé ma mère; tu m'as menti à toutes les heures, à tous les instants. Tu connaissais ma vie, et je ne savais rien de la tienne. Rien, pas même ton nom; car il n'est pas à toi, je suppose, le nom que tu portais. Ah! la menteuse, la menteuse.... Il avait bien

raison. Olivier! Tuutes les femmes sont des menteuses

Marie.

— Dieu 1 que j"ai mal.

^sf^^

Georges, lui prenant les mains.

— Oh ! tu ne mourras pas sans me répondre. D'abord, de quoi meurs -tu?

Pourquoi? Qui es-tu? D'où viens-tu?

Qu'es -tu venue faire dans mon existence?

Lj Menteuse 2i5

Mais parle donc, parle donc, dis-moi quelque chose. (// la secoue.)

Marie, lui baisant les mains plusieurs fois.

— Pardon.

[Elle tombe à terre et ne bouge plus.)

Georges, penché sur elle, et se relevant affolé.

— Au secours ! Au secours !

ILLUSTRÉE

à 3 fr. 50 le volume

(franco)

L Obstacle

Piùce en 4 Actes

ILLUSTRATIONS de Bieler, Gambard, Marold et Mcntégut

Tartario

Tarascon

Cn France, tout le monde • est un Rcu de Tarascon. ■

Du même auteur :

TARTARIN SUR LES ALPES. f!(y.iveaux exploits du héros Tarasconnais Illustré par Rossi, Aranda, Myrbach, Montenard et Beaumont 1 vol.

Port-Tarascon

VICTOR HUGO

Notre-DaÏRe

e^Paris

DEUX VOLUMES

Illustrés par Rossi, Myrbach, Bieler.

CAPITAINE DANRIT

LA GUERRE DE DEMAIN

La Guerre de Forteresse

Illustrations de PAUL de SEMANT

DEUX VOLUMES

CAPITAINE DAXRIT

LA GUERRE DE DEMAIN

La Guerre en Rase Campagne

Illustrations de PAUL de SEMANT

DEUX VOLUMES

CAPITAINE DAXRIT

LA GUERRE DE DEMAIN

La Guerre en Ballon

yVJ,

Illustrations de PAUL de SEMANT

DEUX VOLUMES

Vingt-cinquième mille

Vice

Du même auteur :

LES PETITS DRAMES DE LA VERTU, deuxième série dps Petites Comédies du vce, eau-forte et dessins de Kauffmaua (20" mille) 1 vol.

LES BÊTISES VRAIES, pour terminer les Petites Comédiesdu vice, eau-forte et dessins de Kauffmaan (IG* mille]. 1 vol.

NOUVEAUTÉS DIVERSES

Aicard (Jean). L'Itis Bien, roman i vol.

Armelin (G.). L.r Gloire des Vaincus, poèmes patriotiques I vol.

Barbier (E.). Voyage au Pays des Dollars i vol.

Berry (A.). En l'An 2000, roman humoristique i vol.

Busnach (W.). Vam Sacrifice, roman i vol.

Cahu (Th.). Loulette voyage i vol.

Caters (L. de.). Revanche d'amour, roman i vol.

Drumont (Edouard). Mon vieux Paris. Cent dessins de

G. Coindre i vol.

Flammarion (Mme B.). Les Idées d'Odette, roman moral, i vol.
Gérard (D' J.). Le Médecin de] Madame, roman professionnel I vol.

Grosclaude. Potins de partout i vol.

Lanusse (L'abbé). Vingt Minutes dans la vie d'un peuple, i vol.

Lheui-eux (P.). Une Langue, salir e i vol.

Malot (H.). Complices, roman i vol.

Michelet (J.). Sur les Chemins de l'Europe i vol.

Pont-Jest (René de). L'Agence Blosset, roman i vol.

— Les Lettres volées, roman i vol.

Formant la série des Maîtres chanteurs.

Pradels (O.). Contes joyeux et Chansons folles. Illustrations de Kauffmann i vol.

Puybarraud (G.). Malfaiteurs de profession. Illustration d'Edmond Gras I vol.

Roger-Miles. Nos Femmes et nos Enfants, préface de

M. Legouvé de l'Académie française i vol.

Sales (Pierre). Femme et Maîtresse, roman i vol.

— Marthe et Marie, suite et fin de Femme et maîtresse, i vol.

S3i-Kéhej (il.). Cœurs passionnés, roman i vol.

Tournier (A.) Gamte/Za, souvenirs anecdotiques .... i vol.

WalentiniE.). Dangereuse conquête, roman i vol.

Vautier (Mme C). Hélène Dalton, roman i vol.

265<;;3.— Imprimerie Lahure,9, rue de Fleurus, Paris.

hii^^é*^^^ ^--i.Ci\ ArK 2 1970

PQ Daudet, Alphonse 2216 La menteuse

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/lamenteusepice00dauduoft. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.